

## Laval théologique et philosophique



# Approche rétrospective de la phénoménologie husserlienne Rappel de quelques éléments de sa genèse et de son évolution ; ses « chances » d'avenir

Jean-Dominique Robert

Volume 28, Number 1, 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020275ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020275ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

### ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Robert, J.-D. (1972). Approche rétrospective de la phénoménologie husserlienne : rappel de quelques éléments de sa genèse et de son évolution ; ses « chances » d'avenir. *Laval théologique et philosophique*, 28(1), 27–62. <https://doi.org/10.7202/1020275ar>

# APPROCHE RÉTROSPECTIVE DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE HUSSERLIENNE

**Rappel de quelques éléments de sa genèse et de son évolution ; ses « chances » d'avenir <sup>1</sup>.**

Jean-Dominique ROBERT, O.P.

**A** L'HEURE où, aux yeux de beaucoup, la phénoménologie husserlienne se révèle comme définitivement dépassée (spécialement sous l'impact du « structuralisme » idéologique ou scientifique), il peut être utile de rappeler certaines circonstances de sa genèse et de son évolution, pour terminer par un jugement plus *équitable*. Nous croyons qu'un regard sur le passé permettra de mieux augurer de l'avenir d'une pensée dont la fécondité n'est pas tarie. Peut-être faudrait-il se souvenir qu'il est plus aisé de « porter un penseur en terre » que d'apprécier son impact véritable sur l'histoire de la philosophie.

Toute grande œuvre philosophique ou artistique se prête à des « lectures » qui varient considérablement selon leur degré de « profondeur ». Les « approximations », comme aurait dit Charles Du Bos, en sont diverses d'après les temps, les lieux et les circonstances qui concourent à sa compréhension ou au contraire, peut-être, en rendent l'accès difficile. Parmi ces dernières, la jeunesse du lecteur ou son manque de familiarité avec une œuvre sont incontestablement d'une grande importance. C'est à un tel lecteur que le présent essai d'introduction s'adresse en vue de lui procurer une première initiation. Sans trop la trahir en effet, nous ne voulons donner ici qu'une esquisse de la phénoménologie husserlienne, et pour tout dire, une esquisse inutile à ceux qu'on appellerait volontiers des « initiés ». Nous nous adressons donc particulièrement aux étudiants en philosophie à qui il s'agit de donner une première information. Cependant, ces pages pourront servir également à contenter la curiosité d'hommes cultivés qui, sans être philosophes, ne se préoccupent pas moins de savoir ce qui se cache sous le mot de « phénoménologie », dont il est fait un usage souvent inconsideré et abusif.

Nous ne croyons pas faire un travail inutile, malgré l'existence de l'excellente

---

<sup>1</sup> Cette première approximation est d'allure purement historique et vise à replacer la phénoménologie husserlienne dans son cadre en même temps qu'elle s'efforce d'en marquer les évolutions, l'importance et les prolongements postérieurs à Husserl.

brochure de collection « Que sais-je ? »<sup>2</sup>. M. Lyotard, s'y place, en effet, à un tout autre niveau d'approximation que celui dont nous voulons nous contenter ici à dessein.

## 1. HISTOIRE ET SENS DIVERS DU MOT « PHÉNOMÉNOLOGIE »

Quiconque ouvre le *Vocabulaire de la Philosophie* de Lalande, au mot « phénoménologie », risque assurément d'être déçu ; et c'est assez explicable. Que ne cache pas en effet ce mot protégé ? Comme le faisait remarquer en 1952 le regretté P. Thévenaz, la phénoménologie après cinquante ans d'expérience, ne sait encore comment se définir. On peut y voir une recherche des essences logiques, une théorie de l'abstraction, une analyse de la conscience, une méthode d'approche de l'existence vécue, une forme de pensée qui, par moments, se confond avec l'existentialisme, etc.<sup>3</sup> Commençons, pour notre compte, par distinguer quels sont les principaux emplois qui peuvent être faits aujourd'hui du mot « phénoménologie ».

Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, il n'est guère en usage, surtout en France, et ne devient vraiment courant que sous l'influence de Husserl et de ses disciples. Il faudrait donc distinguer son emploi avant Husserl, de celui qu'il peut avoir chez Husserl ou après lui. Avant Husserl, il serait possible de citer les significations qu'il a chez Lambert, Hartman, etc., mais surtout chez Hegel, dans la *Phénoménologie de l'esprit*<sup>4</sup>. Chez Husserl, la phénoménologie évolue en trois étapes principales qui lui donnent à chaque coup, un visage nouveau. Après Husserl, enfin elle devient encore quelque chose de très différent, entre les mains de Scheller, de Heidegger en Allemagne, de Sartre ou Merleau-Ponty, en France. Toutes les nuances comme les oppositions les plus franches, peuvent ainsi être comprises dans ce qu'on appelle le « courant phénoménologique » dont Husserl a été le génial chef de file<sup>5</sup> — surtout si l'on y ajoute le cas de Gabriel Marcel qui est bien *sui generis*.

Avant Husserl, le seul usage vraiment important pour nous aujourd'hui est celui qu'en fit Hegel. Dans la *Phénoménologie de l'esprit*, le mot possède une valeur bien définie qui l'apparente, mais, plus encore, l'oppose à l'emploi qu'en fera Hus-

<sup>2</sup> *La phénoménologie*, Paris, PUF, 1954.

<sup>3</sup> *Que'st-ce que la phénoménologie*, in *Revue de théologie et de philosophie*, 1952, page 9. Ce fait ne prouve pas l'inconsistance de la doctrine, pense M. Thévenaz. Il est, au contraire, un signe de la fécondité d'une méthode qui a montré la puissance exceptionnelle de ses renouvellements (*ibid.*).

<sup>4</sup> Cf. LALANDE, *Vocabulaire de la philosophie*, au mot phénoménologie.

<sup>5</sup> « L'œuvre de Husserl est le type même de l'œuvre non résolue, embarrassée, raturée, arborescente ; c'est pourquoi bien des chercheurs ont trouvé leur voie en abandonnant aussi leur maître parce qu'ils prolongeaient une ligne magistralement amorcée par le fondateur et non moins magistralement biffée par lui. La phénoménologie est pour une bonne part l'histoire des hérésies husserliennes. La structure de l'œuvre du maître impliquait qu'il n'y ait pas d'orthodoxie husserlienne » (P. RICŒUR, *Sur la phénoménologie*, in *Esprit*, 1953, n° 209, p. 836).

serl<sup>6</sup>. Il en est voisin, du fait que la phénoménologie, pour Hegel, est « l'inspection ample de toutes les variétés de l'expérience humaine »<sup>7</sup>. C'est donc son caractère de description qui serait de nature à rapprocher la phénoménologie de Hegel de certains aspects de la phénoménologie husserlienne. Mais le but poursuivi par Hegel est bien différent. Sa phénoménologie, en effet, si elle est « une étude des expériences de la conscience »<sup>8</sup>, est aussi une ascension vers « la science »<sup>9</sup>. C'est, comme dit J. Hyppolite, « l'itinéraire de l'âme qui s'élève à l'esprit par l'intermédiaire de la conscience »<sup>10</sup>. En d'autres termes, c'est une « approche méthodologique par rapport à une ontologie de l'Esprit »<sup>11</sup>. Tout autre est l'atmosphère de la phénoménologie husserlienne vis-à-vis du problème ontologique. Il y a alors, en effet, une « mise entre parenthèses », une « suspension » du souci ontologique lui-même, dans un sens qui pourrait être aussi bien définitif que provisoire.

Pour donner une première définition encore bien nominale de la phénoménologie chez Husserl lui-même, il nous semble bon d'introduire ici certaines considérations relatives au sens du mot phénomène. Les différences d'attitudes entre Husserl et ses devanciers ou certains de ses successeurs en deviendront déjà moins obscures.

Mis à part le mot phénomène pris dans son usage vulgaire et qui signifie alors ce qui est extraordinaire (le veau à cinq pattes qui se montre au public des foires), les significations suivantes peuvent être énumérées<sup>12</sup> :

1. Un phénomène, c'est ce qui est à découvert, *ce qui se montre en soi-même*, « *Das Offenbar* », dirait Heidegger<sup>13</sup>. À cela s'oppose ce qui est caché. Que ce « caché » soit ou non connaissable en soi, on en fait alors abstraction. Qu'il soit, d'autre part, une chose différente du phénomène ou seulement un aspect où la cause du phénomène n'importe pas ici, puisque le mot « phénomène » ne précise encore rien à cet égard.

Cependant tout phénomène suppose une conscience à qui se manifeste ce qui se montre en soi-même, à qui s'offre la « manifestation ». En conséquence, le phé-

<sup>6</sup> Pour l'idée de phénoménologie chez Hegel, compléter par Jean-F. LYOTARD, *La phénoménologie*, pp. 42-46, où nous est donné un bon parallèle Hegel-Husserl. Cf. Jean HYPOLLITE, *Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit chez Hegel*, Paris, Aubier, 1946.

<sup>7</sup> Cf. E. BRÉHIER et P. RICŒUR, *Histoire de la philosophie allemande*, Paris, Vrin, 1954, p. 183.

<sup>8</sup> Jean HYPOLLITE, *Genèse...*, p. 17.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>11</sup> P. RICŒUR, *Sur la phénoménologie*, p. 823.

<sup>12</sup> Il est évident que nous avons laissé tomber toutes les significations, même importantes, qui ne sont pas susceptibles de nous apprendre grand'chose dans notre présente recherche, telle par exemple celle de phénomène au sens de « phénomène scientifique ».

Bien plus qu'au *Vocabulaire* de LALANDE, nous nous référons ici à l'étude de DOM FEULING dans *La phénoménologie*, Éd. du Cerf, Juvisy, 1932, ouvrage en collaboration, pp. 23-25. Lui-même se réfère d'ailleurs à Heidegger dont il a modifié la classification.

<sup>13</sup> Phénomène vient de « phainesthai » qui signifie se *montrer*. « Phainau » signifie *manifeste* et « phaus » signifie *lumière*.



nomène peut signifier *la chose connue en tant précisément que connue*<sup>14</sup>. Le phénomène ainsi entendu ne s'oppose pas à l'être comme tel, mais à l'être en tant qu'il est non connu, c'est-à-dire en tant que « non-pensé », ou « non-perçu », par le sujet connaissant ; en d'autres termes, en tant que l'être est « en-soi ». Évidemment la notion de phénomène comme « ce qui se montre en soi-même » n'implique aucunement une chose en soi inconnaissable, un « noumène » kantien. Par « en-soi », on veut simplement indiquer que c'est bien le réel qui se manifeste en soi-même et, donc que le fait de se manifester à la conscience *ne vient en rien l'altérer ou le transformer*.

2. En partant de cette notion « réaliste » de phénomène, qui suppose la conscience et ne s'oppose pas à l'être, mais au contraire le manifeste « tel qu'il est en soi », on peut arriver à concevoir le phénomène dans deux des sens husserliens qu'il peut revêtir. On passe alors de la signification : « chose connue en tant que connue par la conscience », à celle de « *pur corrélat de la conscience* ». Que veut dire ici « corrélat » ? C'est ce qui est « corrélatif » à la conscience, ce qui se pose devant elle, ce qui lui correspond, et cela précisément *en tant que tel* ; c'est-à-dire abstraction faite de tout ce qui peut, ou pourrait, dans le réel *extramental*, « correspondre » au corrélat en question.

Peu importe d'ailleurs ici que le dit corrélat de conscience soit de nature cognitive, affective, perceptive, etc. . . Le corrélat, c'est *tout* ce dont on peut dire qu'on en a conscience, à quelque titre que ce soit. Ou mieux, c'est *tout* ce qui peut être corrélatif à une conscience *en acte*, qu'elle soit « connaissance de . . . », « vouloir de . . . », « percevoir de . . . », ou, enfin, « affectée de . . . » quoi que ce soit.

Ainsi l'abstraction même vis-à-vis de tout réel extramental, comme correspondant éventuel au corrélat de conscience nous fait arriver à la notion de *phénomène pur*.

Husserl, cependant considère la conscience d'une double manière dont nous ne ferons ici que poser les termes dans le but de décrire la double notion de phénomène pur qui lui est propre.

a) Il y a d'abord la conscience psychologique, ou si l'on veut, empirique : « ma conscience », « ta conscience ». Le corrélat de la conscience psychologique s'appelle alors le « phénomène pur naturel ».

b) Il se distingue du corrélat de la conscience dite transcendantale qui s'appelle alors le « phénomène pur transcendantal ».

Qu'est exactement la conscience transcendantale chez Husserl, il nous est impossible de le préciser pour l'instant. Il faudrait y revenir en parlant de ce qu'on appelle les « réductions » qui s'opèrent en phénoménologie husserlienne. L'essentiel est de voir, à présent, la différence entre le phénomène pur husserlien (qu'il soit *naturel* ou *transcendantal*), et deux autres significations du terme phénomène, dans le système kantien et dans le courant de pensée de l'idéalisme absolu.

<sup>14</sup> « Res cognita prout cognita est in se », explique Dom Feuling. La chose, si l'on veut, en tant qu'objet connu et ayant, comme il est dit dans l'École, son *esse intentionale* opposé à l'*esse entitativum* de la chose, comme chose.

3. Comparons lui d'abord le « phénomène » au sens kantien. Pour Kant, le « phénomène », c'est tout objet d'expérience possible. Il s'oppose au « noumène », ou « chose en soi », inconnaissable, *telle qu'elle est en elle-même*, pour une pensée humaine. Nous voilà donc loin, dès lors, du phénomène, « manifestation de la chose telle qu'elle est en elle-même ». Nous voilà loin également de l'abstention husserlienne à l'égard de ce qui pourrait « correspondre », dans le réel extramental, au corrélat de conscience. Kant affirme, en effet, que la réalité « en soi » nous est inconnaissable à nous hommes, mais il ne doute pas de l'existence de cette réalité extramentale, ni de son intelligibilité pour la pensée divine. Il y a donc un « x » qui correspond au phénomène, mais nous devons renoncer à le saisir en lui-même, tel qu'il existe en soi et pour soi, car c'est là le privilège de la pensée intuitive de Dieu.

Husserl, lui, ne suppose nullement cette entité paradoxale, ni au point de départ, ni au centre, ni à la fin de son système. Il y a d'ailleurs dans cette notion de noumène au sens kantien quelque chose d'inacceptable dont l'idéalisme absolu a fait justice.

4. Pour l'idéalisme absolu, en effet, le phénomène ne s'adosse à aucune chose en soi, comme chez Kant. Le phénomène est pure apparition. L'être est, en effet, totalement résorbé dans la pensée. Il n'est donc plus question, en conséquence, d'une éventuelle correspondance (qu'on la nie ou qu'on la croie possible) entre le phénomène et une chose extramentale dont il serait la manifestation. Leur manifestation même à une pensée, tel est l'être des choses. Comme Berkeley disait « esse est percipi », l'idéalisme absolu pourrait dire : exister, c'est être pensé.

On voit dès lors ce qui sépare Husserl de l'idéalisme absolu, en ce qui concerne la notion de phénomène. Dans sa conception propre, en effet, Husserl ne nie pas la possibilité, dans un réel extramental, d'une « correspondance » au corrélat de la conscience. Dans la notion de phénomène au sens husserlien du mot, en effet, la solution finale du problème est laissée en suspens. Et si l'œuvre de Husserl fait la place importante que l'on sait à un « ego transcendantal » dont il faudrait parler, il reste aussi que pas mal de ses écrits vont dans un sens qui lui est opposé. De nombreuses descriptions phénoménologiques, en effet, ne donnent-elles pas des gages à une certaine forme de « réalisme » — comme on l'a souligné souvent, par exemple, M. J. Wahl.

Quoi qu'il en soit, nous croyons que la notion de *phénomène pur* est symptomatique de l'atmosphère phénoménologique et permet une première compréhension de la phénoménologie husserlienne et de ce qu'elle apporte de neuf. Dans cette lumière, en effet, elle apparaît alors comme une recherche philosophique où l'on s'efforce de décrire le « phénomène pur », sans rien préjuger de la solution finale du problème philosophique, c'est-à-dire en s'efforçant de se dégager de toute ontologie préconçue.

Ce n'est pas ici le moment de nous prononcer sur la question de savoir jusqu'à quel point pareil idéal est réalisable ; jusqu'où il est possible, en fait et en droit, à l'esprit de rester en marge, même provisoirement et méthodologiquement, de tout

engagement ontologique. C'est une question qui relève d'une partie critique que nous ne pouvons aborder ici. Tout cela met également en jeu les rapports entre descriptions phénoménologique et métaphysique ou, si l'on préfère, entre phénoménologie et dialectique. On aurait à parler de tels problèmes dans des notes systématiques et critiques. Pour l'instant, revenons à l'étude de la phénoménologie de Husserl, en tant que telle.

La phénoménologie husserlienne, avons-nous dit, veut donc décrire systématiquement les phénomènes, au sens indiqué plus haut. Elle le veut, c'est vrai, mais en fait, l'histoire le prouve, elle n'en est pas restée là, ni chez Husserl, ni chez la plupart de ses successeurs, quels qu'ils soient. La phénoménologie « descriptive », si l'on peut ainsi s'exprimer s'est « emmembrée » d'une interprétation des phénomènes qui a tôt fait, quoi qu'on ait voulu réaliser et quoi qu'on ait dit, de transformer la phénoménologie en affirmations *systématiques*, engageant, de près ou de loin, implicitement ou explicitement, une métaphysique. C'est pourquoi nous croyons très éclairant d'apporter ici, à propos de la phénoménologie husserlienne, une double distinction entre *phénoménologie au sens dilué* et *au sens rigoureux*, d'une part ; entre *phénoménologie au sens de système* et *au sens de méthode*, d'autre part.

Il y a phénoménologie quand on met entre parenthèses — provisoirement ou définitivement — la question ontologique de l'être et qu'on traite « comme un problème autonome la manière d'apparaître des choses. Il y a phénoménologie *rigoureuse*, dès que cette dissociation est réfléchie pour elle-même, quel que soit son sort définitif »<sup>15</sup>. En d'autres termes : « toute enquête . . . consacrée à la manière d'apparaître de quoi que ce soit est déjà phénoménologie . . . On peut faire ainsi la phénoménologie . . . d'un vécu de conscience », quel qu'il soit<sup>16</sup>. Mais c'est là le sens *dilué*. « La phénoménologie devient *rigoureuse* quand le statut même de l'apparaître fait problème . . . , quand on pose la question : que signifie « apparaître », pour une chose, un être inanimé, une personne, une expérience consciente ? Comment les « régions » de la réalité (choses, etc.) se rapportent-elles à des « vécus » de conscience (percevoir, imaginer, juger, etc.) »<sup>17</sup> ?

Telle est donc la première distinction. Voici la seconde : elle réside entre phénoménologie comme **SYSTÈME** et comme **MÉTHODE**.

Cette distinction est à faire, en premier lieu, à propos de l'œuvre de Husserl lui-même. M. Ricœur la formule comme suit. Il y a une *méthode* phénoménologique effectivement appliquée, principalement dans les inédits. Elle ne constitue pas alors un corps d'ouvrages homogènes et orientés dans un sens. Husserl a, en effet, abandonné en cours de route autant de voies qu'il en a frayées<sup>18</sup>. La phénoménologie comme *système*, par contre, c'est la « philosophie » de Husserl. Alors la méthode

<sup>15</sup> Cf. P. RICŒUR, *Sur la phénoménologie*, p. 821.

<sup>16</sup> P. RICŒUR, *Encyclopédie française*, 19. 10-8.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> E. BRÉHIER et P. RICŒUR, *Histoire de . . .*, p. 185.

est mêlée à une « interprétation idéaliste . . . qui tend à placer la phénoménologie sur le même plan que le néo-kantisme au début du siècle »<sup>19</sup>.

D'un côté, on a donc affaire à des descriptions proprement phénoménologiques. De l'autre, à des interprétations philosophiques par lesquelles Husserl réfléchit et systématise sa méthode<sup>20</sup>. Ce qu'il fait d'ailleurs de manière *diverse*, selon les œuvres et les époques.

En d'autres termes, d'un côté, il s'agit d'une méthode pratiquée par Husserl et qui le conduit souvent, notons-le d'ailleurs entre parenthèses, dans un sens non-idéaliste. De l'autre, c'est cette méthode même interprétée dans un sens idéaliste. Il faut admettre, en effet, chez Husserl, cette « contradiction interne »<sup>21</sup>. D'ailleurs la méthode, comme méthode, a ses limites, ajoute M. Ricœur. Elle n'est pas toute la philosophie, mais son « seuil »<sup>22</sup>. Quant à la phénoménologie husserlienne comme *système*, et dont le sens est nettement idéaliste, il faut la caractériser comme un « effort fantastique pour éliminer l'ontologie », aussi bien au sens aristotélicien et platonicien que cartésien, kantien, hégélien ou heideggerien<sup>23</sup>. Donc le système phénoménologique de Husserl, malgré le sens idéaliste qu'il adopte se distingue encore nettement tant d'une phénoménologie critique de type kantien que d'une phénoménologie de l'esprit de type hégélien qui, elles, sont soumises à des perspectives idéalistes qui leur sont propres.

Il faut cependant noter que les systèmes de Kant, de Hegel, et de Husserl ont ceci de commun : ce sont des philosophies de type *transcendental*. Que faut-il entendre par là ? Cela veut dire qu'on entend rapporter les conditions d'apparition des choses à la structure de la subjectivité humaine, à la vie même du sujet à qui et pour qui les choses apparaissent<sup>24</sup>.

Cet élément commun des phénoménologies kantienne, hégélienne et husserlienne sert à son tour à opposer ces systèmes phénoménologiques à ce qu'on appelle la phénoménologie « existentielle ». Dans la phénoménologie existentielle, en effet, la phénoménologie comme *méthode* est mise au service d'une problématique de l'existence. Nous possédons ainsi le passage, sur lequel on devrait revenir explicitement, de la phénoménologie à l'existentialisme. Seront donc caractérisées comme phénoménologie existentielle :

- 1) les descriptions phénoménologiques du dernier Husserl (celles qui « contredisent », comme nous l'avons dit, l'idéalisme du système husserlien) ;
- 2) les descriptions existentielles procédant de Kierkegaard et de Nietzsche, telles qu'on en trouve chez Heidegger ;

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> P. RICŒUR, *Sur la phénoménologie*, p. 827.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 838.

<sup>23</sup> *Ibid.*, cf. pp. 824-826.

<sup>24</sup> P. RICŒUR, *Encyclopédie française*, 19. 10-8.

3) les œuvres qui proviennent à la fois de l'influence des deux courants précédents, comme celles de Sartre et de Merleau-Ponty<sup>25</sup>.

Telles nous semblent être, en résumé, les différentes significations du mot phénoménologie ainsi qu'on peut les caractériser dans un premier exposé, fait avant tout de définitions presque encore nominales. Chemin faisant, nous avons fait allusion au développement historique du mouvement phénoménologique. Il importe à présent d'y revenir ex professo.

## 2. PETITE HISTOIRE DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE HUSSERL

Les présentes remarques, d'ordre strictement historique, ne veulent être qu'une toute première initiation à un auteur, devenu classique, mais dont les difficultés sont dues à sa grande complexité et à sa richesse mêmes.

L'histoire de la philosophie est faite d'un mouvement plus circulaire que linéaire. On y retrouve les mêmes problèmes, envisagés de manière toujours différente. Ce qui s'explique d'ailleurs par le fait que chaque grand philosophe « questionne » le réel d'une manière qui lui est personnelle et qui renouvelle souvent toutes les perspectives. Voyons la chose de plus près.

Entre les grands sommets de l'histoire de la philosophie se situent comme des « creux », où les problèmes stagnent. Ils semblent alors s'être cristallisés dans les répétitions fastidieuses d'une École. Cet état de choses engendre presque infailliblement des crises de scepticisme. Les problèmes sont alors réduits à n'être plus que de vaines questions agitées, en cercles fermés, dans les « conservatoires » de la pensée : des « musées », coupés de tout contact avec les progrès de la pensée scientifique et philosophique. De ces moments de stagnation ou de crise, la philosophie finit toujours par sortir grâce à l'intervention des génies ; et elle en sort purifiée et approfondie. Platon, Aristote, Plotin, saint Thomas, Descartes, Kant, Hegel, par exemple, autant de paliers où la philosophie s'est enrichie, où elle a décuplé ses exigences de méthode et d'esprit critique.

Serait-il téméraire de croire qu'avec Husserl et l'influence d'autres grands philosophes, tels Kierkegaard et Nietzsche, une nouvelle renaissance de la philosophie s'est opérée au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ? En tout cas, comme l'a dit M. Ricœur, « la conviction que la phénoménologie peut provoquer une seconde renaissance et guérir l'homme malade, est la clé de voûte de la dernière philosophie de Husserl »<sup>26</sup>.

Pour replacer Husserl dans le mouvement de l'histoire de la Philosophie au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, pour voir les influences qui ont pu jouer sur lui, ainsi que l'état des choses qu'il trouvait, ou les changements radicaux qu'il y apporta, il nous faut rappeler tout d'abord quelques dates de la vie du philosophe.

<sup>25</sup> *Ibid.*, 19. 10-8 à 19. 10-9.

<sup>26</sup> P. RICŒUR, Note 1, page 26 de *La philosophie comme...*, Traduction française de Husserl, in *Deucalion*, 1950, n° 3.



Husserl est né en 1859 à Prosznitz, en Moravie (qui fait partie de l'actuelle Tchécoslovaquie), d'une famille israélite. En 1883, il passe son doctorat avec une thèse sur *La Contribution à la théorie du calcul des variations*. Ses premiers écrits publiés sont des œuvres de logique des mathématiques et de logistiquie, telle sa *Philosophie de l'Arithmétique*, en 1891.

C'est, en effet, des mathématiques que Husserl arrive à la philosophie. On a parfois tendance à oublier cet important facteur, malgré le rôle capital qu'il joue dans la formation du système « idéaliste » de Husserl. Aussi, est-ce à bon droit que M. de Waelhens y insiste, en faisant remarquer que c'est poussé par le désir de répondre à des questions relatives à l'être mathématique, à son genre d'existence et au degré de certitude que l'on en a, que Husserl trouve bon de s'adresser aux philosophes pour recevoir d'eux une réponse que ne lui avaient pas apportée les mathématiques. Et c'est, poussé à nouveau par les insuffisances manifestes de la philosophie de son temps, que le mathématicien Husserl trouve absolument nécessaire de devenir lui-même philosophe<sup>27</sup>.

Les premiers écrits de philosophie proprement dite sont des œuvres de Logique : les fameuses *Logische Untersuchungen*, rédigées en 1901 quand Husserl était professeur à Halle. Dans cette œuvre son effort se concentre principalement dans la lutte contre le « psychologisme » de son temps. Nous y reviendrons explicitement.

À partir de 1906, Husserl devient professeur à Göttingen, où il forme ses premiers disciples. C'est alors que se place la fameuse crise à laquelle W. Biemel fait allusion<sup>28</sup>. Husserl doute de lui-même, en se rendant compte de la tâche écrasante qu'il a entreprise. Des génies y ont échoué, or, a-t-il, lui, les dons du philosophe pour y parvenir<sup>29</sup> ? Aussi, entre 1901 (époque des *Logische Untersuchungen*) et 1913 (époque du premier volume des *Ideen*), Husserl passe-t-il par une phase relativement silencieuse puisqu'il ne publie que *Philosophie als strenge Wissenschaft*, en 1911.

Ce n'est qu'avec *Ideen I*, que Husserl publie pour la première fois, d'une manière développée, son programme révolutionnaire de phénoménologie transcendantale. Il suffit d'en lire l'introduction pour se rendre compte qu'il avait fortement le sens tant de son originalité que des difficultés créées par ses propres positions chez ceux qui commençaient la lecture de cette œuvre novatrice.

À partir de 1916, Husserl est à l'université de Fribourg-en-Brisgau, dont il devient recteur. C'est là qu'il fait paraître, de 1919 à 1936, toutes ses autres grandes œuvres, pendant qu'il continue à accumuler des inédits dont le volume finira par atteindre environ 40,000 pages de sténographie !

En 1938 il est privé de sa charge de recteur par les Nazis, du fait de sa race, et Heidegger prend sa succession. Réfugié en Suisse, Husserl y meurt en 1938.

<sup>27</sup> A. DE WAELHENS, *De la phénoménologie à l'existentialisme*, in *Le choix . . .*, Paris, Arthaud, 1947, pp. 40-41.

<sup>28</sup> Cf. *Die Idee der Phänomenologie, Husserliana*, Bd II, Einführung, S. VII-VIII.

<sup>29</sup> *Ibid.*

C'est entre cette mort et la guerre que le R.P. Van Breda, O.F.M., transporte les écrits et la bibliothèque de Husserl à Louvain où ils constituent actuellement les fameuses *Archives Husserl*<sup>30</sup>.

Bien qu'il n'en paraisse rien dans ses écrits scientifiques, il n'est pas sans intérêt de savoir que Husserl, longtemps avant sa mort, avait adhéré au Christ dans le protestantisme. Les souvenirs inédits de la Sœur Aldegonde Jaegerschmidt, o.s.b., permettent de nous faire une certaine idée de la qualité de sa foi<sup>31</sup>.

Ces quelques mots d'introduction sur le détail de la vie de Husserl une fois terminés, il importe de retracer brièvement l'état de la philosophie à l'époque où Husserl apparaît, afin de mieux apprécier le changement qu'y introduisit son génie propre.

La deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XIX<sup>e</sup> avaient été en Allemagne la période d'efflorescence des grands systèmes idéalistes de Fichte, Schelling, Hegel. Au contraire, le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle marque nettement la fin de cette période. « Maintenant on a le dégoût des constructions rationnelles et l'on revient à la prudence critique de Kant. La philosophie marque pour les sciences positives une affinité de plus en plus forte. Ce mouvement des esprits, général en Europe, n'est nulle part plus marqué qu'en Allemagne »<sup>32</sup>.

Il faut aussi insister sur le fait que c'est dans le pays de Hegel qu'existe, au moment de l'apparition de Husserl, un climat général anti-hégélien et anti-dialectique<sup>33</sup>. Comme l'a souligné P. L. Landsberg, la philosophie vers 1900 est réduite en Allemagne à une sorte de « Police des sciences », à une « Réflexion sur les règles de la rationalité scientifique », ou bien encore au pur et simple relativisme. Dans ce

<sup>30</sup> Cf. les détails sur ces archives dans *Notes sur les archives de H.*, par le R. P. VAN BRÉDA dans l'ouvrage en collaboration : *Problèmes actuels de la Phénoménologie*, Desclée de Brouwer, 1951, pp. 155-159.

<sup>31</sup> « La vie de l'homme n'est rien d'autre qu'une route vers Dieu. J'essaie d'atteindre ce but sans preuves, méthodes ou aides théologiques, autrement dit, d'atteindre Dieu sans le secours de Dieu. Il me faut en quelque sorte éliminer Dieu de ma pensée scientifique afin de trouver un chemin vers Lui pour ceux qui n'ont pas comme nous la sécurité de la foi, par l'Église ». « Je sais que cette manière de procéder serait dangereuse pour moi si je n'avais de profondes attaches avec Dieu et ma foi dans le Christ ». Voir Souvenirs de la sœur Aldegonde Jaegerschmidt, o.s.b., cités par John M. OESTERREICHER, dans *Sept philosophes...*, note 108. Le même auteur cite également ces paroles de Husserl, aux environs de sa mort : « Dieu est bon, mais impénétrable, c'est une grande épreuve pour moi ». « Je veux qu'Il soit avec moi. Mais je ne sens pas qu'Il est près de moi ». « Priez pour moi » (pp. 164-165). « J'ai vu quelque chose de merveilleux. Vite, écrivez ! », telles sont les dernières paroles de Husserl. Mais, quand l'infirmière revint avec le nécessaire pour écrire, Husserl était mort (p. 166). On peut voir également, pour trouver des détails sur Husserl, Elisabeth DE MIRIBEL, *Edith Stein*, Éd. du Seuil, 1954, *passim*. On peut y lire, page 73, ce texte où Husserl déclarait en 1935 : « c'est ma phénoménologie et elle seule qui est la philosophie que l'Église peut utiliser : elle seule converge vers le thomisme et elle prolonge le thomisme ». Sans doute se trompait-il dans une affirmation aussi tranchée, mais il n'est pas sans intérêt de savoir que telle était sa conviction.

<sup>32</sup> Cf. BRÉHIER, *Histoire de la philosophie allemande*, p. 156.

<sup>33</sup> Cf. A. DE WAELHENS, *Phénoménologie et dialectique*, page 2.



dernier cas, elle devient alors simple expression d'individualité (*Weltanschauung*)<sup>34</sup>.

D'ailleurs, le climat général de l'Europe est similaire à celui de l'Allemagne, pour ce qui concerne la domination nette de l'empirisme et du positivisme scientifique, empreints d'ailleurs souvent de matérialisme évolutionniste. Aussi les historiens de la philosophie contemporaine sont-ils unanimes à souligner cette « crise de la philosophie » qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup>, correspond à une autre « crise » : celle des sciences et des méthodes scientifiques<sup>35</sup>.

Au cours de ces crises, l'idéal de vérité et de vérité absolue dans l'ordre philosophique, tend à disparaître devant un idéal de vérité scientifique, positive et expérimentale. L'expérience est réduite à l'idéal purement positif de la science et d'un empirisme sensualiste.

C'est contre cet empirisme étroit, ce « psychologisme » destructeur et toutes les formes de relativisme, qu'elles soient psychologiques ou historiques, que Husserl devait s'élever avec vigueur et succès, tant dans ses *Logische Untersuchungen* que dans sa *Philosophie als strenge Wissenschaft*. Aussi a-t-il contribué d'une manière remarquable à changer complètement l'atmosphère de son temps.

Husserl n'est certes pas le seul à avoir préparé le terrain propice à une véritable renaissance d'une philosophie, telle que nous la voyons se continuer depuis plusieurs décennies. À son influence il faudrait joindre, dans des sens d'ailleurs parallèles ou parfois divergents, les grands noms de Kierkegaard et de Nietzsche, qui sont considérés comme les pères de la pensée existentialiste. Quoi qu'il en soit, sans Husserl lui-même, on peut se demander ce que seraient les philosophies de Scheler et de Heidegger en Allemagne, celles de Sartre ou de Merleau-Ponty en France !

Au fond, Husserl a joué, en Allemagne, un rôle qui n'est pas sans analogie avec celui de Bergson en France, en ce qui concerne la renaissance et la floraison d'une philosophie digne de ce nom. Mais il semble bien que la rigueur et la radicalité des exigences du premier et l'influence plus novatrice et plus durable qu'il a exercée, grâce à la méthode phénoménologique, lui donne une place bien plus capitale et plus universelle dans l'évolution de la pensée contemporaine.

En ce qui concerne l'Allemagne, on peut se fier à M. G. Gurvitch, quand il parle du changement total qui se fit en moins de dix ans dans ce pays. En 1912, encore, le néo-kantisme est le mouvement le plus en vue et dont l'influence reste la plus profonde<sup>36</sup>. Mais subitement le mouvement phénoménologique se répand de Göttingen à Fribourg, Cologne, Marbourg, Berlin, etc. . . L'école phénoménologique, non seulement croît, mais l'influence de la phénoménologie devient incontestable tant sur des philosophes représentant d'autres écoles, comme Hartmann, Jaspers, Lask, etc., que sur des disciplines particulières, telles la sociologie, l'his-

<sup>34</sup> Cf. P.-L. LANDSBERG, *Husserl et l'idée de la philosophie*, RIP, 1939, n° 2, pp. 316-318.

<sup>35</sup> Cf. I.-M. BOCHENSKI, *La philosophie contemporaine en Europe*, Paris, Payot, 1951, pp. 20-28.

<sup>36</sup> Cf. G. GURVITCH, *Les tendances actuelles de la philosophie allemande*, Paris, Vrin, 1949, pp. 11-12.

toire, etc.<sup>37</sup>. En 1913, sort le premier numéro de la première revue de phénoménologie, dont la parution ne cessera qu'avec l'arrivée des nazis au pouvoir<sup>38</sup>.

Aux grands noms de Scheler, Hartmann, Jaspers, Lask, Heidegger, déjà cités, on doit ajouter, en tant qu'influencés par Husserl en Allemagne, ceux des psychologues C. Stumpf, A. Pfänder, M. Geiger. Il faudrait faire une place spéciale à A. Reinach, E. Stein, E. Fink et L. Landgrebe, anciens assistants de Husserl, enfin à D. von Hildebrand, H. Conrad-Martius, P. L. Landsberg, etc. Mais il faut bien s'arrêter.

Le mouvement devait peu à peu gagner la France elle-même où l'influence de la phénoménologie commence à se faire sentir après la guerre de 1914-1918. Ce fut, spécialement, par le truchement de la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg, qui, « une fois de plus, transmet à la France, la connaissance de certains courants de pensée de l'Europe centrale »<sup>39</sup>.

Il reste que l'intérêt pour la phénoménologie ne se fit sentir en France d'une manière générale qu'avec la parution des *Méditations cartésiennes* de Husserl (1928) et la traduction de *Nature et Formes de la sympathie* de Max Scheler (1928). De leur côté, les *Recherches philosophiques*, éditées par A. Koyré, Ch. Fuech et A. Spaier, ainsi que les ouvrages de J. Héring, G. Gurvitch, et E. Levinas contribuèrent également à répandre alors efficacement le mouvement phénoménologique. Signalons aussi que dès 1932, la *Société Thomiste*, animée par les dominicains de la Province de Paris, organisa des *Journées d'Études* auxquelles participa E. Stein en personne<sup>40</sup>.

La phénoménologie en France n'a cependant touché un vaste public qu'après la guerre de 1940. Dans cette diffusion, l'œuvre de J.-P. Sartre et celle de M. Merleau-Ponty (avec lequel la phénoménologie est entrée à la Sorbonne) ont joué un rôle de premier plan. Il faut joindre à ces études sur Husserl, celles de G. Berger, J. Wahl, A. De Waelhens, etc.

D'Allemagne, l'influence se fit sentir en Amérique, surtout après 1920, et particulièrement grâce à M. Farber, ancien élève de Husserl à Fribourg. Il devint en effet le grand représentant de la phénoménologie aux États-Unis<sup>41</sup>. En 1939, se forma à New-York la Société internationale de phénoménologie, où l'on décréta la création de la Revue : *Philosophy and Phenomenological Research*, qui paraît depuis 1940.

Mais nous ne pouvons nous attarder ici à enregistrer les développements géo-

---

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> Depuis 1933 paraissent les *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, auxquels collaborèrent, auprès de Husserl : D. von Hildebrand, R. Ingarden, M. Greizer et surtout Max Scheler.

<sup>39</sup> Cf. J. HÉRING, *La phénoménologie en France*, in *L'activité philosophique...*, tome II, page 37.

<sup>40</sup> Cf. En coll., *La phénoménologie*, Rapport des journées d'études de la Société Thomiste, Juvisy, 12 décembre 1932.

<sup>41</sup> Cf. MARTIN FARBER, *La philosophie descriptive*, in *L'activité philosophique...*, PUF, 1950, tome I, p. 67.

graphiques de la phénoménologie, ni à dresser un palmarès de ceux qui travaillèrent à son expansion. L'important est surtout de faire le point : après toute cette évolution, quel sera, en 1960, — et avant le raz de marée « structuraliste » — le rôle de la phénoménologie de Husserl et la place qu'elle occupe.

Il faut distinguer ici avec netteté la France et l'Allemagne et faire une différence entre l'influence de la phénoménologie en général (et surtout comme méthode) et celle de la phénoménologie signifiant le *système* même de Husserl.

En ce qui concerne Husserl, il faut constater, en Allemagne, du moins, qu'après le silence fait sur lui, sous le régime nazi, le philosophe est loin d'avoir repris une place de premier rang. Comme l'a écrit P. Thévenaz, Husserl est à présent dépassé. On va plutôt à Heidegger et à son école. Il n'intéresse plus que les historiens de la philosophie <sup>42</sup>.

Le cinquième Congrès de philosophie allemande de Marbourg en 1957, semble confirmer ce jugement. Comme le rapporte un compte rendu, « l'influence de Heidegger est visible . . . l'influence de N. Hartmann reste vivante. Mais Husserl n'a presque pas été cité ; ce qui ne laisse pas de surprendre des auditeurs français. D'une façon générale, la phénoménologie, même comme méthode, a été peu à l'honneur » <sup>43</sup>.

Ce dernier jugement, relatif à la phénoménologie de Husserl, sera complété plus loin pour les années 1960-1970. Mais, si paradoxale que la chose puisse paraître, il n'en reste pas moins, qu'en 1958, l'intérêt pour Husserl était plus vif en France ou en Belgique qu'en Allemagne. C'est un fait à la fois étonnant et incontestable <sup>44</sup>. La preuve en est que la littérature relative à Husserl est, depuis la fin de la guerre, en majorité de langue française. D'ailleurs l'attention portée aux inédits de Husserl, semble plus soutenue en France et en Belgique qu'en Allemagne même. Ne suffit-il pas de citer les noms de H. L. Van Breda, E. Levinas, P. Ricœur, J. Wahl ou A. De Waelhens, J. Derrida. Il ne faudrait pas oublier, évidemment, deux noms plus connus : J.-P. Sartre, Merleau-Ponty. Actuellement, celui de Gérard Granel s'impose, grâce à son remarquable ouvrage : *Le sens du Temps et de la Perception chez Husserl* <sup>45</sup>.

Il nous est impossible d'évaluer ici l'influence de la phénoménologie husserlienne dans d'autres pays que la France ou la Belgique. Mentionnons cependant, d'une manière spéciale, la Hollande. C'est là, par exemple, que rayonne l'influence de St. Strasser, dont l'œuvre est d'une particulière signification touchant l'influence

<sup>42</sup> Cf. P. THÉVENAZ, *Qu'est-ce que la philosophie*, pp. 9-15.

<sup>43</sup> Cf. M. REGNIER et X. TILLETTE, *Le cinquième congrès de philosophie de Marbourg, Archives de Philosophie*, 1958, pp. 127-128.

<sup>44</sup> Cf. P. THÉVENAZ, *Qu'est-ce que la philosophie*, p. 15.

<sup>45</sup> Paris, Gallimard, 1968. On peut trouver un compte rendu de cet ouvrage : Marc RICHIR, *Husserl : une pensée sans mesure*, in *Critique*, 1969, nn. 267-268, pp. 784 et ss. Cet article rend compte également d'œuvres de Husserl lui-même, parues en 1966, et d'une traduction de 1964, dont l'importance est très grande.

de la méthode husserlienne comme principe de fécondation d'un thomisme adapté aux exigences contemporaines <sup>46</sup>.

Il serait possible de suivre l'évolution de l'influence de Husserl sur les phénoménologues eux-mêmes et les changements de perspectives ou de préoccupations centrales qui se font jour parmi eux en recourant aux trois premiers « Colloques » internationaux de phénoménologie qui eurent lieu à Bruxelles (1951), Krefeld (1956) et Royaumont (1957) <sup>47</sup>.

L'oubli, peut-être momentané et d'ailleurs relatif de Husserl cédant la place à Heidegger, comme nous venons de le constater pour l'Allemagne, ne doit pas compromettre le jugement général que nous voudrions à présent apporter touchant le rôle joué par Husserl au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Même dépassé, renié ou transformé par ses disciples et ceux-là qui l'ont exploité de toutes manières, Husserl est le chef de file et le génial créateur du mouvement phénoménologique, celui dont les analyses phénoménologiques restent pour tous un exemple et une mine vraiment inépuisable.

On peut se fier au jugement formulé comme suit par E. Bréhier : « Après avoir eu depuis 1933, dans des circonstances assez difficiles, une attitude digne d'un philosophe de race, il a exercé, malgré cette obscurité, une influence si étendue et si profonde qu'il est impossible de rien comprendre aux mouvements variés qui agitent la pensée contemporaine sans en tenir compte » <sup>48</sup>. N'est-ce pas là rendre à César ce qui appartient à César ?

De son côté, le R.P. Bochenski, dans *La Philosophie contemporaine en Europe* (1951), a souligné l'importance capitale de Husserl. Avec lui, le positivisme, qui gouvernait le XIX<sup>e</sup> siècle, a reçu un coup sévère <sup>49</sup>. Actuellement, sa méthode est « appliquée par une grande partie des philosophes contemporains » <sup>50</sup>. Enfin, « Il semble que les œuvres de Husserl soient en passe de devenir une source classique de la philosophie de l'avenir » <sup>51</sup>.

Tout ce qui précède permet de comprendre combien Husserl a collaboré à

<sup>46</sup> Cf. P. RICŒUR, *Sur la phénoménologie*, II, *Esprit*, 1955, pp. 721-726.

<sup>47</sup> Cf. Actes du premier colloque international de phénoménologie, in *Problèmes actuels* . . . . Pour le second colloque, cf. Louis VAN HAECHT, *Le deuxième colloque* . . . , in *RPL*, 1956, pp. 660-664. Pour le troisième colloque, cf. Jacques TAMINIAUX, *Le troisième colloque* . . . , in *RPL*, 1957, pp. 381-384.

<sup>48</sup> Cf. E. BRÉHIER, *Les thèmes actuels de la philosophie*, Paris, PUF, 1954, pp. 11-12.

<sup>49</sup> Cf. I.-M. BOCHENSKI, *La philosophie* . . . , p. 117.

<sup>50</sup> *Ibid.* et p. 37. Lors du centenaire de la naissance de Husserl, M. L. Kelkel a écrit très justement : « La phénoménologie, nul ne songe plus à le nier, est un des mouvements de pensée les plus féconds du XX<sup>e</sup> siècle. Qu'elle ait non seulement inspiré (du moins en partie) toute une orientation nouvelle de la philosophie, mais encore, malgré son apparente opposition aux sciences positives, su provoquer au sein de celles-ci une prise de conscience de leur propre problématique ; qu'elle ait, particulièrement dans les sciences de l'homme, réussi à imposer un changement d'attitude, tout cela témoigne de sa puissance de stimulation intellectuelle ; au point qu'il n'est pas exagéré de dire que la phénoménologie a contribué à former le visage spirituel de la première moitié de notre siècle », in *À propos d'un centenaire : E. Husserl (1859-1938)*, in *Les Études philosophiques*, 1959, p. 435.

<sup>51</sup> *Ibid.* Cf. aussi p. 37.

transformer l'atmosphère philosophique, ne fut-ce déjà qu'en faisant reculer, aussi bien les préoccupations criticistes du néokantisme que les positions positivistes et anti-philosophiques de son époque<sup>52</sup>. On peut dire que, directement ou indirectement (par ses disciples et ceux qu'il a influencés), Husserl a sans doute été une des causes prépondérantes de la renaissance philosophique et qui se caractérise, entre autres, par le souci d'un retour au réel par-delà les systématisations orgueilleuses de l'idéalisme. Comme l'a très justement fait remarquer M. Wahl, c'est de la phénoménologie husserlienne que sont venus à l'ontologie des penseurs comme L. Landgrebe, A. Conrad-Martins, E. Fink, E. Stein et Heidegger lui-même<sup>53</sup>.

Avec Kierkegaard, Nietzsche et Hegel, Husserl est sans doute, également, parmi les philosophes qui ont été à la source de mouvements des plus féconds en psychologie, en anthropologie, en morale, etc. . . Car ce n'est pas à la philosophie que se limite l'influence de Husserl et de la phénoménologie en général. Grâce à cette dernière en effet, différentes sciences positives ont complètement renouvelé leurs perspectives et leurs méthodes. Comme l'écrit en 1953 le chanoine Dondeyne : « Les ouvrages de physiologie, de psychologie, de sociologie, de philosophie de l'histoire, ayant subi l'influence de la phénoménologie, ne se comptent même plus en ce moment »<sup>54</sup>. On peut citer à titre d'exemple significatif, l'œuvre de F. J. J.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> Cf. Jean WAHL, *L'ontologie*, in *La philosophie au milieu du siècle*, t. II, Firenze, *La nuova Italia editrice*, 1958, p. 42 : « Il est caractéristique qu'un certain nombre de philosophes, partis de la phénoménologie, soient arrivés à l'ontologie. Les ontologies régionales de Husserl ne semblent pas leur suffire ». Sont cités, alors : L. Landgrebe, R. Ingarden, H. Conrad-Martius, E. Fink, E. Stein, Heidegger et Levinas. Sur le passage de la phénoménologie à l'ontologie, voir le bel article du R. P. S. BRETON, *De la phénoménologie à l'ontologie*, *Rivista di filosofia neo-scolastica*, 1957, pp. 213-239.

Pour apprécier avec justice et justesse la place de Husserl dans l'histoire de la philosophie, il faut lire l'article remarquable de G. GRANEL dans *l'Encyclopaedia Universalis*, 1970, vol. 8, à *Husserl*, pp. 613-618 (avec une bibliographie des ouvrages essentiels de et sur Husserl). Il y montre comment Husserl lui semble « le plus grand des philosophes apparus depuis les Grecs » (p. 613).

On sait l'influence de Husserl sur Paul Ricœur. Voir le cours de ce dernier sur les *Ideen I*, Commentaire de 143 pp. photocopiées, dans les *Cahiers de philosophie*, nouvelle série, vol. III, Paris, Groupe d'études de philosophie (17, rue de la Sorbonne).

Parmi les critiques importantes de Husserl, il faut citer celle d'un philosophe français de race : Jean CAVAILLÈS, *Sur la logique et la théorie de la science*, Paris, PUF, 1947, 2<sup>e</sup> éd., 1960. Travail capital dont P. Ricœur parle dans une courte mais substantielle notice sur Jean Cavailès, parue in *Sciences*, 1969, n. 60, 29-31. Il y montre bien l'un des problèmes centraux et vitaux posés par les prises de position de Husserl : contre le psychologisme, mais pour une philosophie transcendantale de la conscience constituante.

De telles critiques « recourent » celles que j'ai faites dans mon ouvrage : *Approches contemporaines d'une affirmation de Dieu. Essai sur le fondement ultime de l'acte scientifique* (Préface de D. DUBARLE), Paris, Desclée de Brouwer, 1962, voir : *Difficultés des solutions husserliennes du problème du fondement ultime de la vérité*, pp. 156-169.

Deux critiques du point de vue marxiste : TRAN-DUC-THAO, *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, Paris, Éd. Minh-Tan, 1951, et J.-T. DESANTI : *Phénoménologie et praxis*, Paris, Éd. sociales, 1963 ; *Les idéalités mathématiques*, Paris, Seuil, 1968.

<sup>54</sup> A. DONDEYNE, in *Psychologie et phénoménologie*, in *Psychologie moderne et réflexion chrétienne, Recherches et débats*, n. 3, 1953, p. 197.



Buytendijk<sup>55</sup>, celle de Kurt Goldstein<sup>56</sup>. En psycho-pathologie et en psychiatrie, la phénoménologie s'est montrée particulièrement féconde. Ainsi la psycho-pathologie générale de K. Jaspers a été le point de départ d'un large et important mouvement psychiatrique inspiré par la phénoménologie. De même l'œuvre du Suisse, L. Binswanger, dépend directement de Husserl, bien que plus directement encore de Heidegger. On pourrait aussi citer la Hollande avec H. C. Riemke et L. Van der Horst, respectivement directeurs des centres de recherches psychiatriques d'Utrecht et d'Amsterdam. C'est pourquoi une histoire de la psychologie contemporaine peut conclure, en 1951, son chapitre sur la psychologie phénoménologique, en disant : « En France, du moins, les phénoménologues sont en train de répandre une nouvelle conception de la psychologie »<sup>57</sup>. En histoire des religions, il faudrait citer l'influence de la phénoménologie sur G. Van der Leeuw<sup>58</sup>. Quant à la psychologie religieuse n'a-t-elle pas été complètement renouvelée en Allemagne par Max Scheler et par Romano Guardini ? D'autre part, H. Duméry n'a-t-il pas fortement subi l'influence de la phénoménologie<sup>59</sup> ? Terminons par un dernier exemple : celui de l'histoire de la philosophie, où les travaux d'Alexandre Koyré, disciple de Husserl, ont été pour beaucoup un stimulant<sup>60</sup>. Mais il est temps de nous arrêter. Ce qui précède peut largement faire soupçonner l'influence capitale de Husserl et de la phénoménologie dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, au moment d'un important tournant de l'histoire humaine dans tous les domaines.

Sans rien retirer des précédentes affirmations, il ne faudrait toutefois pas se faire illusion et porter un jugement trop absolu ou trop généralisé sur l'influence de la phénoménologie dans le monde.

Ce que nous avons dit, en effet, est particulièrement vrai d'un grand nombre de pays (France en tête) de l'Europe occidentale et des pays qu'elle influence au point de vue pensée. S'il s'agissait des pays anglo-saxons, pris en général, et surtout de l'Angleterre elle-même, il faudrait en effet de beaucoup restreindre l'influence de la phénoménologie car il est certain que le positivisme logique y est de loin prépondérant.

Quant aux pays sous mouvances soviétiques, on peut croire que les préoccupations phénoménologiques comme d'ailleurs le mouvement existentialiste lui-même,

<sup>55</sup> Cf. F. J. J. BUYTENDIJK, *Traité de psychologie animale*, Paris, PUF, 1952, où l'auteur écrit : « j'espère que dans les chapitres *Repos et sommeil*, et *L'ombre de la connaissance*, j'ai clairement montré comment, seule l'analyse phénoménologique des phénomènes permet de poser correctement les problèmes et d'élucider les données de fait », p. XIII ; cf. également p. IX.

<sup>56</sup> Cf. *La structure de l'organisme*, Paris, Gallimard, 1950.

<sup>57</sup> Cf. P. FOULQUIÉ et G. DELEDALLE, *La psychologie contemporaine*, Paris, PUF, 1951, p. 411.

<sup>58</sup> G. VAN DER LEEUW, *La religion dans son essence et ses manifestations, Phénoménologie de la religion*, Paris, Payot, 1948, voir surtout pp. 655-679.

<sup>59</sup> Sur Max Scheler, voir Georges GURVITCH, *Les tendances...*, chap. II, pp. 67-152.

<sup>60</sup> Cf. G. HÉRING, *La phénoménologie...*, pp. 80-82.

apparaissent en gros, comme symptomatiques d'une pensée bourgeoise en pleine décadence <sup>61</sup>.

La réserve la plus grande devrait porter non seulement sur les aires géographiques mais sur les années qui se sont écoulées depuis 1950–1955. À partir de celles-ci, en effet, on perçoit de plus en plus le déclin de l'influence prépondérante de la phénoménologie et de l'existentialisme, même dans les pays où elle fut la plus forte.

Cependant, ce serait là sortir du présent exposé historique relatif à la phénoménologie husserlienne pour entrer dans l'histoire contemporaine la plus récente : celle où la vague « structuraliste » semble vouloir balayer, surtout en France, les autres types de recherches, tant sur le terrain philosophique que scientifique.

Or, il faudrait mettre ici mille nuances si l'on ne veut pas tomber dans des jugements erronés et superficiels. Le mot « structuralisme » risque en effet depuis quelques années de devenir aussi ambigu que le fut à son heure de gloire triomphante celui de phénoménologie. Encore que les abus de la méthode structuraliste, au sein de sciences comme la linguistique ou l'ethnologie, ne soient pas sans influencer une réaction qui tend à marquer les limites intrinsèques du nouveau type d'analyse, non génétique et non historique, dont certains se sont particulièrement réclamés aux environs des années 1960–1969.

Comme les termes *existentialiste* ou *existentialisme* finirent jadis par ne plus rien signifier de précis, du fait des abus, de même les termes *structuraliste* et surtout *structuralisme*, employés sans discernement ni précision, sont en train de se voir pris en défiance tant par les scientifiques que par les philosophes qui gardent de plus en plus leur distance à leur égard.

Mais revenons-en à notre exposé historique relatif à la phénoménologie husserlienne. Nous voudrions, en effet, à présent, ajouter encore deux groupes de remarques susceptibles d'éclairer une matière délicate. Le premier groupe concerne les antécédents, les « sources », si l'on veut, de Husserl ; le second, s'efforce de souligner les étapes qui semblent bien avoir été celles de la pensée husserlienne au cours de son développement.

Les antécédents de Husserl : il faut, à cet égard, faire une remarque capitale. Nous avons déjà dit l'atmosphère générale dans laquelle la pensée de Husserl était née et contre laquelle elle avait réagi. Il importe d'ajouter à présent que la première attitude globale de Husserl consiste avant tout en un rejet : c'est par-delà toutes les spéculations et toutes les systématisations dont il fait table rase, que Husserl entend retourner aux choses elles-mêmes, telles qu'elles se donnent.

Dans son effort, Husserl reconnaît explicitement s'être inspiré de Descartes <sup>62</sup>. Malgré les énormes différences qu'ont signalées les historiens de Husserl, celui-ci,

<sup>61</sup> L'ouvrage : *Phénoménologie et matérialisme dialectique* de M. TRAN-DUC-THAO, que M. Jean Wahl a pu fortement louer pour sa connaissance de la pensée de Husserl, est un bel exemple d'une réaction intelligente de la part d'un marxiste. Elle n'en reste pas moins radicale. Lire, par exemple, les pp. 5, 9, 15.

<sup>62</sup> Cf. *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin, 1947, p. 1.



en effet, peut, selon l'expression de M. Ricœur, se voir rattacher radicalement à Descartes<sup>63</sup>. N'y a-t-il pas, de part et d'autre, un même mouvement de pensée ? Celui d'une reprise, à nouveaux frais, de toute l'entreprise philosophique ? En cela, Husserl fait même preuve d'une plus grande intrépidité que son modèle. Il refuse encore plus radicalement que lui tout ce qui, en tant que système élaboré et construit, avait précédé sa propre réflexion.

Il n'en reste pas moins vrai que, tout comme la pensée cartésienne apparaît aux yeux de l'historien, comme tributaire d'indubitables sources (M. Gilson l'a bien montré), de même la pensée de Husserl n'est pas sans attaches avec le passé.

Le plus lointain est celui qui, à travers Brentano, va jusqu'à la scolastique, et par elle, d'une certaine façon, jusqu'à Aristote et sa logique. Husserl, comme l'a écrit J. M. Oesterreicher, « a déclaré lui-même que ce fut grâce à la conception scolastique de l'existence intramentale de l'objet, transformée par Brentano en une notion fondamentale de la psychologie, que la phénoménologie a pu naître »<sup>64</sup>.

Dans les *Logische Untersuchungen*, on peut d'ailleurs lire ce qui suit : « Nous n'avons pas à nous troubler du fait qu'il s'agit ici d'une restauration de la logique aristotélicienne et scolastique, sur l'insignifiance de laquelle l'histoire s'est prononcée. Peut-être un jour s'apercevra-t-on que la méthode en question n'est pas de si petite portée, ni si pauvre en grands problèmes, qu'on voudrait le faire croire. Il est possible que la logique ancienne n'ait été qu'une réalisation obscure et incomplète de l'idée de la logique pure ; malgré cela, en tant que début et première tentative, elle est excellente et mérite considération. On peut se demander aussi si ce mépris pour la logique traditionnelle n'est pas une injuste conséquence de l'esprit de la Renaissance, dont les motifs n'ont plus de sens pour nous »<sup>65</sup>.

Les historiens de Husserl ont insisté, à bon droit, sur le rôle important de Brentano et de Bolzano dans l'élaboration de la pensée husserlienne. Comme l'a écrit M. De Waelhens, Husserl a été « chercher chez deux philosophes anti-psychologistes les éléments d'une doctrine qui lui permettra de lutter contre le psychologisme. Il devra à Brentano l'idée d'intentionnalité, à Bolzano, celle de la distinction radicale entre un acte mental et la signification visée ou établie par cet acte »<sup>66</sup>. Il ne faudrait cependant pas majorer ces influences, car on ne doit pas oublier que les deux principes fondamentaux dont il vient d'être parlé recevront chez Husserl

<sup>63</sup> Cf. *Histoire de la philosophie allemande*, p. 187.

<sup>64</sup> Cf. *Sept philosophes juifs devant le Christ*, Paris, Éd. du Cerf, 1955, p. 112. L'auteur renvoie à *Nachwort* . . . , p. 564 (Cf. trad. de L. KELKEL, in *RMM*, 1957, p. 391). Sur les rapports de Husserl à la scolastique par Brentano, cf. Hubert SPIEGELBERG, *Der Begriff der Intentionalität in der Scholastik bei Brentano und bei Husserl*, *Philosophische Hefte*, V, 1936, pp. 75-91. On peut voir aussi les ouvrages de S. BRETON. Cf. surtout *Archives de philosophie*, t. XIX, cahier 2, janvier 1956, pp. 63-87.

<sup>65</sup> *L. U.*, I, 38-39, cité par J.-M. OESTERREICHER, *Sept philosophes* . . . , pp. 116-117.

<sup>66</sup> Cf. HUSSERL, in *Les Philosophes célèbres*, Paris, Éditions d'art Lucien Mazenod, 1956, p. 322. Sur Brentano, qu'il y qualifie de « mon maître génial », voir ce que dit Husserl dans *Nachwort* . . . , trad. française, *RMM*, 1957, pp. 391-395.

un sens différent de ceux que leur reconnaissent leurs auteurs respectifs<sup>67</sup>. Reste que Husserl a été le premier à se proclamer ouvertement le disciple de Brentano, qu'il a qualifié, dans les *Logische Untersuchungen*, de « grand chercheur » et de « génial inventeur »<sup>68</sup>.

Il n'est pas sans intérêt en conséquence, de mentionner ici comment on a pu décrire la personnalité philosophique de celui dont l'influence sur Husserl est si indiscutable. Le R.P. Brunner a écrit qu'il était « l'un des maîtres qui ont exercé au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la plus grande influence sur la philosophie allemande. C'est par ses cours et par ses disciples que cette influence s'est principalement fait sentir... Brentano fut un des grands rénovateurs des études aristotéliennes en Allemagne. Ses études de logique, sa découverte de l'intentionnalité comme trait essentiel de la conscience, son insistance sur l'expérience comme source ultime de toute connaissance et de toute vérité, anticipent certains thèmes de la phénoménologie. Avec Aristote, Leibniz et les empiristes anglais avaient orienté sa pensée. C'est à eux, qu'au-delà de Kant, il voulait remonter en vue de renouer ainsi la tradition interrompue par Kant »<sup>69</sup>.

Des historiens récents indiquent souvent sinon, à proprement parler, d'autres influences, tout au moins d'autres « similitudes » entre Husserl et certains philosophes.

M. Ricœur et le R.P. Brunner signalent, par exemple, Hume, auquel Husserl se rattacherait par son goût de ce qui est « originaire » et par son retour à l'expérience des significations, des choses et des valeurs<sup>70</sup>. M. Wahl n'a-t-il pas, de son côté, écrit : « Face à toutes les théories qui jugent les choses d'un point de vue kantien ou post-kantien, il (Husserl) a eu le courage de remonter à l'empirisme anglais ordinairement si méprisé en Allemagne et par les successeurs de l'idéalisme allemand »<sup>71</sup>. M. Ricœur enfin, a mis en relation les descriptions husserliennes avec les analyses kantiennes du *Gemüt*<sup>72</sup>.

<sup>67</sup> Cf. HUSSERL, p. 322.

<sup>68</sup> Cf. l'introduction de Maurice DE GANDILLAC dans sa traduction de la *Psychologie d'un point de vue empirique de Brentano*, Paris, Desclée de Brouwer, 1944, pp. 5-17.

<sup>69</sup> Cf. *La personne incarnée*, Paris, Beauchesne, 1947, p. 11. Sur la psychologie et la métaphysique de Brentano on pourra voir les deux belles études de Lucie GILSON, parues chez Vrin en 1956. Rappelons que Franz Brentano (1838-1917) était prêtre et qu'après certains avatars il se maria et dut renoncer alors à l'enseignement. Dans son *Histoire de la philosophie contemporaine*, p. 26, le R. P. Bochenski ajoute un détail qu'il est seul, semble-t-il, à rapporter, à savoir que Brentano fut dominicain.

<sup>70</sup> Cf. BRUNNER, *La personne...*, pp. 10-11. Cf. P. RICŒUR, *La philosophie allemande...*, pp. 183-184.

<sup>71</sup> Cf. *Fragments d'un journal*, in *Les Temps modernes*, 1958, n° 145, p. 1710. Husserl lui-même a d'ailleurs dit que « le *Traité* de David Hume représente la première ébauche systématique d'une phénoménologie pure quoique non éidétique, et le premier volume, en particulier, la première ébauche d'une phénoménologie autonome de la connaissance » (*Nachwort...*, traduction, RMM, 1957, pp. 391-392).

<sup>72</sup> Cf. *Histoire de la philosophie allemande*, pp. 181-184.

Nous n'avons pas à revenir sur ce qui a déjà été dit plus haut des rapports de la phénoménologie de Husserl avec celle de Hegel. Terminons en mettant en garde contre les équivoques qui pourraient naître aussi de rapprochements trop faciles et superficiels entre certaines positions de Husserl et celles de Platon, relativement à la recherche des « essences »<sup>73</sup>.

### 3. L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE HUSSERLIENNE

Il faut compléter cette première approximation de *type purement historique* de la pensée de Husserl, en proposant au lecteur quelques remarques relatives à l'évolution de celui qui fut toujours « en recherche » et qui, à la fin de sa vie, confiait encore la nécessité dans laquelle il se voyait de tout reprendre, *une nouvelle fois*, par la base . . .

Notons tout d'abord que trois caractéristiques marquent fortement Husserl dès son point de départ. Il lui en restera toujours quelque chose dans la suite.

Il importe de rappeler, en premier lieu, qu'il a reçu, pour commencer, une formation non pas de philosophe, mais bien de scientifique. Or, on le sait fort bien, à son époque une telle formation impliquait à la fois une profonde méfiance à l'égard de l'hégélianisme et une farouche opposition à toute philosophie<sup>74</sup>.

Secondement, on l'a dit, Husserl étant mathématicien, ce fut, en fait, par le biais de ses recherches sur le fondement et la nature de « l'être » mathématique qu'il fut conduit à ses recherches de type épistémologique et philosophique<sup>75</sup>.

Un troisième trait résulte du second. M. Landsberg l'a parfaitement décrit comme suit : « Venant des mathématiques et doué d'un esprit presque exclusivement « de géométrie », Husserl fait l'impression d'un étranger dans l'historicisme moderne, ses jugements historiques font souvent preuve d'une certaine naïveté »<sup>76</sup>. De son côté, M. Héring a souligné la chose en montrant l'espèce d'indifférence qui, à certains moments fut propre à Husserl, en face des pensées philosophiques autres que la sienne, fussent-elles de son temps. « Il y a en lui quelque chose du penseur solitaire qui s'enfonce de plus en plus dans le puits qu'il creuse indéfiniment. Husserl (qui pensait et écrivait trop, pour avoir le temps de lire) connaissait à peine de nom le grand rénovateur de l'intuitionnisme en France. Ce n'est que par un rapport . . . d'Alexandre Koyré . . . qu'il apprit à connaître les principes de la philosophie bergsonienne »<sup>77</sup> !

D'ailleurs il faudrait en dire plus encore pour caractériser l'attitude qui fut celle de Husserl, au moins pendant la plus grande partie de sa vie, vis-à-vis de

<sup>73</sup> Cf. G. GURVITCH, *Les tendances . . .*, p. 19 et TRAN-DUC-THAO, *Phénoménologie . . .*, pp. 31 et ss.

<sup>74</sup> Cf. A. DE WAELEHENS, *Phénoménologie et dialectique*, p. 2.

<sup>75</sup> Cf. A. DE WAELEHENS, *De la Phénoménologie à l'Existentialisme*, pp. 40-41.

<sup>76</sup> Cf. P.-L. LANDSBERG, *Husserl et l'idée de philosophie*, *RIP*, 15 janvier 1939, p. 324.

<sup>77</sup> Cf. J. HÉRING, *La philosophie il y a trente ans*, *RIP*, 15 janvier 1939, p. 368, note 1.

l'histoire de la philosophie. Devant la complexité des problèmes, il proteste : « retour aux choses » ! L'histoire de la philosophie, avec son cortège d'opinions gratuites et de commentaires contradictoires, obscurcit la vision du réel et finit par boucher l'horizon !

Ainsi donc, tout se ligue chez Husserl, pour le rendre sensible à l'exemple de Descartes : celui d'un recommencement radical et absolu. Sa formation anti-hégélienne l'avait déjà rendu défiant à l'égard de la philosophie dialectique de Hegel, essentiellement systématique et constructrice. Sa formation mathématique et son parti pris à l'égard de l'histoire de la philosophie le conduisent dans le même sens. C'est ainsi que tout converge à donner à la phénoménologie naissante sa première base et son premier slogan : « *Zu den Sachen selbst* », retour aux choses en elles-mêmes.

Tout cela a été dit excellemment et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer ici au texte si éclairant de M. De Waelhens dans son étude *De la Phénoménologie à l'existence*<sup>78</sup>. Le portrait de Husserl qui nous y est tracé, en surimpression sur celui de Descartes, ne devrait jamais être oublié dans la suite. Il jette, en effet, une grande lumière sur les développements ultérieurs de la phénoménologie, et, particulièrement, comme nous le verrons, sur l'évolution progressive et continue qui conduisit Husserl à l'idéalisme transcendantal. Peut-être alors saisirons-nous mieux comment il y a une espèce de connaturalité entre un certain esprit mathématique et l'idéalisme husserlien. De Descartes à Brunschvicg, on en pourrait d'ailleurs donner bien d'autres exemples.

Donc, Husserl est venu des mathématiques à la philosophie. Essayons de voir de plus près par quelle porte il y entre. Étudiant les fondements des mathématiques, il est, comme nous le dit E. Stein, frappé du rapport qui unit mathématiques et logique et c'est ainsi « qu'il en vint à examiner, dans leurs principes mêmes, l'idée et la fonction de la logique formelle. Le tome I de ses *Logische Untersuchungen* marque la rupture complète avec le relativisme sous toutes ses formes (psycholo-

<sup>78</sup> Cf. *De la Phénoménologie à l'Existentialisme*, pp. 42-43. « Husserl, rappelons-le, vient à la philosophie en homme du dehors. Il est aussitôt frappé de voir à quel point les problèmes philosophiques, qu'en homme du dehors, il juge « naturels », se sont modifiés, dans leur position même, par l'évolution de la pensée. Il est surpris de ne plus les reconnaître sous la forme que leur ont finalement donnée la succession des écoles et des traditions auxquelles il est demeuré étranger. Alors, il proteste, un peu comme proteste tout non-philosophe s'apercevant de ce que sont devenues dans l'histoire de la philosophie les questions qu'il est à même de poser « naturellement », et il réclame qu'on en revienne aux données naturelles, aux choses elles-mêmes. La première énonciation de l'idéal phénoménologique n'est pas une protestation de l'expérience naturelle contre le savoir scientifique, elle est un refus d'accepter l'histoire de la philosophie. Husserl, et il en a une très nette conscience, apparaît au XX<sup>e</sup> siècle comme Descartes au XVII<sup>e</sup>. On retrouve primitivement chez lui la même robuste confiance en la raison, une fois qu'on l'aura délivrée des hypothèques constituées sur elle par les disputes des écoles ; la même confiance en l'unité du savoir fondé sur une méthode invariable et unique, la même incompréhension à l'égard d'une tradition philosophique dont on a perdu la clé, le même complexe de supériorité du mathématicien qui débouche sur le terrain des sciences de l'esprit avec l'idée qu'il tient à la main la lanterne dont l'éclat va, enfin, dissiper les fantômes ».

gisme, historicisme, etc. . .) et révèle une orientation nouvelle de la notion de vérité objective »<sup>79</sup>. C'est en poursuivant ce genre d'investigations qu'Husserl constitue sa méthode de recherche personnelle, c'est-à-dire sa méthode d'analyse des essences objectives, appelée « réduction eidétique ». Au cours de ces mêmes travaux, Husserl prit conscience du fait que la méthode dont il usait pouvait devenir une méthode universelle, capable d'édifier une philosophie qui mériterait rigoureusement son nom de science.

M. Paul-L. Landsberg a souligné l'apport des *Logische Untersuchungen* comme suit : « En mettant hors de doute l'indépendance des problèmes logiques par rapport à toute question concernant la psychologie de la pensée humaine, il libéra la philosophie d'une véritable hantise de suicide. Personne, après cette critique, ne pouvait plus confondre les relations logiques avec des rapports empiriques, les conditions psychologiques de la réalisation de l'acte intentionnel avec l'essence de celui-ci et l'acte même avec son contenu »<sup>80</sup>.

Il y a là un apport définitif et capital. Comme nous l'avons déjà souligné, c'est le psychologisme de son temps que Husserl rejette avec force et efficacité. Pour un mathématicien de sa trempe, il était impossible, en effet, d'accepter aucune réduction des lois de la pensée aux « conditions mentales » de son développement. M. De Waehlens l'a fort bien montré<sup>81</sup>. Et M. Tran-Duc-Thao, de son côté, a décrit en ces termes la victoire qu'Husserl remportait : « Alors que les logiciens contemporains prenaient la science comme un produit de la conscience subjective et renvoyaient les lois logiques à la psychologie, Husserl restitue avec une précision sans égale le sens même de la connaissance, comme connaissance de la vérité. Quand j'énonce une proposition comme vraie, il est clair que je la prends dans son objectivité idéale, comme valable pour tous et pour toujours. Dès lors, les conditions logiques, sans lesquelles il n'y aurait aucune vérité possible, ne sauraient dépendre des états psychiques du sujet réel. Elles définissent l'essence de la vérité, telle qu'elle est en soi, et telle que le reconnaît nécessairement le sceptique lui-même, en tant qu'il soutient une théorie et la pose comme vraie. Et de fait, quand le logicien déclare que de « deux propositions contradictoires, l'une est nécessairement fausse », il ne se fonde pas sur l'observation des faits de conscience, mais bien sur une intuition intellectuelle, où la non-contradiction s'impose à lui comme appartenant à l'essence même de tout énoncé valable. Ainsi la critique du psychologisme brillamment menée dans le 1<sup>er</sup> tome des *Logische Untersuchungen*, aboutissait à rétablir la validité de la notion d'essence, en la fondant sur une « évidence de nature particulière »<sup>82</sup>.

Victoire contre tout relativisme, création d'une méthode de recherches qui peut être éclairante pour les sciences positives en même temps que base de la philo-

<sup>79</sup> Cf. E. STEIN, in, En coll., *La Phénoménologie*, p. 44.

<sup>80</sup> Cf. Paul-L. LANDSBERG, *Husserl et l'idée de philosophie*, in *RIP*, 1939, p. 318.

<sup>81</sup> Cf. HUSSERL, in *Les philosophes célèbres*, Édit. d'art Lucien Mazenod, 1956, p. 322.

<sup>82</sup> Cf. *Phénoménologie et . . .*, pp. 23-24.



sophie elle-même, ainsi pourrait-on donc caractériser la première période de la pensée Husserlienne. On ne s'étonne pas, dès lors, que Husserl ait publié en 1911 sa *Philosophie als strenge Wissenschaft*<sup>83</sup>, dont le R.P. Lauer a dit que « Husserl y expose la nécessité d'une science phénoménologique universelle de l'être, comme fondement de toute science »<sup>84</sup>.

La seconde étape de la pensée de Husserl fit surgir les éléments nouveaux qui parurent, à certains, en contradiction avec ses positions antérieures. Dans les *Logische Untersuchungen*, en effet, la méthode proposée était celle de la description de tous les contenus de pensée, de toutes les significations possibles. On y cherchait uniquement ce qui est visé, lorsqu'on pense telle ou telle signification. Or, la seconde étape de la phénoménologie fait apparaître, avec de plus en plus de clarté, le rôle important et capital de « l'époché », de la « constitution » et de la « conscience transcendante ». Bornons-nous ici à voir, avec M. De Waelhens, qu'ils sont un développement logique des prémisses posées dans les *Logische Untersuchungen* : « S'il est vrai en effet qu'une signification n'a rien à recevoir de l'ordre existentiel, on ne voit pas pourquoi cet ordre devrait plus longtemps s'imposer à notre attention qu'il risque d'égarer. Il faut donc le mettre entre parenthèses, pratiquer la réduction phénoménologique »<sup>85</sup>. De plus : « La contemplation d'un monde de significations réduites à elles-mêmes ne saurait épuiser la tâche du philosophe, voire du phénoménologue. Pourquoi ? Parce qu'aucune constatation ne rend raison d'elle-même et que philosopher c'est rendre raison »<sup>86</sup>. Telle est la cause pour laquelle s'opéra chez Husserl le « passage d'une phénoménologie descriptive au sens étroit à une phénoménologie génétique ou, comme on dit aussi, constitutive »<sup>87</sup>. Et c'est alors aussi que : « le recours à la conscience transcendante, amèrement reproché à Husserl », devient inévitable<sup>88</sup>. Il faudrait ajouter que, pour Husserl lui-même, « jusqu'à la fin de sa carrière, la conception de la conscience transcendante variera en raison même des problèmes que lui posent les objets à constituer par cette conscience »<sup>89</sup>.

Nous parvenons ainsi, à la fin de cette seconde étape de l'évolution de Husserl, « à une conception de la phénoménologie qui paraît étrangère à l'idée primitive que s'en faisait son créateur ». Aussi, « à l'époque des *Méditations cartésiennes*, la phénoménologie prend-elle les traits d'un système fermé, où l'objet et le sujet se conditionnent réciproquement en se reflétant l'un dans l'autre. Quant à l'existence,

<sup>83</sup> Cf. traduction de Quentin LAUER, *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 1955, *Introduction*, pp. 1-50.

<sup>84</sup> Cf. *Phénoménologie de Husserl*, Paris, PUF, 1955, p. XIV.

<sup>85</sup> Cf. A. DE WAELEHENS, *De la Phénoménologie...*, page 44.

<sup>86</sup> *Ibid.*, pp. 45-46.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 49.

mise provisoirement entre parenthèses, il n'est plus question de la ressusciter, à présent que le système s'est replié sur lui-même et se suffit à soi »<sup>90</sup>.

À l'encontre du développement « idéaliste » de la deuxième étape de la pensée Husserlienne, la troisième « met en valeur l'idée que toute signification s'obtient par un contact vécu (mais décrit dans l'état de réduction) avec le monde, qu'elle se conquiert sur un monde *toujours déjà donné* qu'elle recherche à exprimer sans l'épuiser, et qu'ainsi il n'y a pas de phénoménologie achevée sans description de cette « *Lebenswelt* » dont toute notre vie consciente tire sa substance et sa justification, en tant qu'elle est une manière de penser le réel et de lui donner un sens »<sup>91</sup>. On voit la différence : au lieu de créer, comme *a priori*, des significations, on en arrive à prétendre qu'il faut les tirer du monde de la vie (*Lebenswelt*) présent à l'expérience d'un chacun.

Ces simples notes sur l'évolution de Husserl ne nous permettent pas d'aller plus à fond. Ce qu'il s'agit de bien saisir, cependant, c'est l'espèce de retour en arrière qui s'effectue ici. Si l'on va jusqu'au bout de cette régression, on doit arriver au moment « où la mise entre parenthèses de l'existence découvrirait sa propre limite, parce qu'elle aurait abouti à mettre en lumière une existence sans signification expresse, qui ne peut, ni être « réduite » (parce qu'elle ne comporte pas de signification séparable de son existence), ni être passée sous silence (puisque toutes les significations dont s'occupe la phénoménologie en naissent et en dérivent phénoménologiquement) »<sup>92</sup>. Aussi bien comme on l'a souligné justement, c'est dans cette voie que se fait peu à peu le passage du husserlianism à l'existentialisme. Et c'est celle où l'on trouve, en particulier, Heidegger<sup>93</sup>.

Dans cette troisième étape, la pensée de Husserl tend donc à s'éloigner des implications idéalistes dont la seconde période avait fait émerger avec force les éléments. M. Jean Wahl, dans deux articles très significatifs, a mis en lumière d'une manière très nette les éléments réalistes qui se manifestent alors chez le Husserl de la troisième période<sup>94</sup>. La chose est particulièrement évidente pour *Erfahrung und Urteil* (rédigé et publié par L. Landgrebe qui prétend que Husserl a approuvé le tout). En effet, « ce livre posthume s'oppose nettement aux théories qui paraissent être celles de Husserl dans les *Ideen* et dans les *Méditations cartésiennes*. « Une affirmation réaliste semble dominer dès l'abord »<sup>95</sup>. « Ainsi Husserl, qui dans les *Ideen* et dans les *Méditations cartésiennes* avait mis en lumière tout particulièrement l'activité de l'esprit, et qui d'une façon générale avait proposé de mettre

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>93</sup> *Ibid.*, pp. 56-57.

<sup>94</sup> *Ibid.*, et J. WAHL, *Notes sur « Erfahrung und Urteil »*, in *Phénoménologie, Existence*, Paris, Armand Colin, 1953, pp. 77-78.

<sup>95</sup> Cf. note précédente.



le monde entre parenthèses, ici au contraire, voyait comme un trait fondamental l'intelligence humaine qu'elle est dans le monde »<sup>96</sup> !

De tout ce qui précède, faudrait-il conclure que Husserl, qui avait voulu trouver une solution qui dépassât l'opposition réalisme-idéalisme, n'a fait, au fond, qu'osciller de l'un à l'autre ? Il serait imprudent de prendre ici parti. Nous voulons simplement informer et si l'on peut dire, essayer de faire deviner au non-initié combien était difficile à saisir une pensée telle que celle de Husserl. En même temps que des éléments réalistes et empiristes, il aurait d'ailleurs fallu signaler que le Husserl de la dernière période fait montre de très nettes préoccupations historiques. La chose a été notée par tous à propos de ses derniers écrits, relatifs à la crise des sciences humaines en Europe et à la philosophie comme « prise de conscience de l'humanité »<sup>97</sup>.

La courbe que nous venons de dessiner à bien gros traits peut en tous cas prouver combien la prudence doit présider à la lecture d'une œuvre aussi touffue et aussi riche en virtualités. Logicisme et empirisme, idéalisme et réalisme peuvent, à leur gré, trouver chez lui des témoignages et des armes. Nous voudrions donc insister sur les difficultés inhérentes à l'étude de la phénoménologie husserlienne. Tous ceux qui ont eu la possibilité de suivre ses cours ont signalé les efforts requis pour se mettre au niveau de sa réflexion. M. Jean Héring, dans ses souvenirs relatifs à la période initiale de l'enseignement du maître, a noté l'impression de nouveauté que faisait alors Husserl et l'espèce d'ahurissement qui en résultait chez certains auditeurs. Aussi bien, « ce qu'il y avait de plus original dans la philosophie de Husserl, ce qui en tout cas lui tenait le plus à cœur, nous ne commençâmes à le comprendre confesse-t-il, qu'après plusieurs semaines d'efforts soutenus »<sup>98</sup>.

P. L. Landsberg devait s'exprimer d'une manière similaire<sup>99</sup>. Aux *Journées d'Études* de la Société Thomiste, en 1932, Dom Feuling, lui aussi, mit en lumière les difficultés de la phénoménologie husserlienne en reprenant à son compte les paroles prononcées en 1921 par Alexandre Pfänder, associé de Husserl : « Dire

<sup>96</sup> Cf. *Notes* . . . , p. 77.

<sup>97</sup> Cf. *ibid.*, p. 79. Le R. P. S. Breton a souligné cette dernière évolution de la pensée husserlienne en ces termes : « Loin de devoir transformer toutes nos relations réelles au monde en relations intentionnelles, celles-ci ne sont possibles que de par leur émergence sur ce fond obscur, « vital », qui est l'horizon métaproblématique de tout objet. Husserl semble avoir été, vers la fin de sa carrière, de plus en plus intéressé, sous quelles influences nous n'avons pas à en discuter, par ce *Glaubensboden*, auquel nous sommes rattachés par quelque chose de beaucoup plus profond que la conscience cartésienne. Effectivement, nous le voyons de plus en plus préoccupé de fonder le jugement sur l'antéprédicatif, sur les substrats singuliers de la perception et ceux-ci sur le monde comme *Universum der Körper*. Ainsi . . . passons-nous de la vérité logique à la vérité perceptive et de la vérité perceptive à la vérité « ontologique » et fondamentale du monde . . . L'intentionnalité elle-même se transforme : elle annonce déjà l'existence des phénoménologies plus récentes », in *De la phénoménologie à l'ontologie*, in *Rivista di filosofia neo-scolastica*, 1957, p. 219.

<sup>98</sup> Cf. J. HÉRING, *La philosophie il y a trente ans* in *Revue internationale de philosophie*, 1939, p. 367.

<sup>99</sup> Cf. *Husserl et l'idée* . . . , in *Revue internationale de philosophie*, 1939, pp. 317-325.

aujourd'hui en peu de mots et pourtant d'une manière intelligible ce qu'est la Phénoménologie et ce qu'elle veut, est chose . . . à peine possible d'ores et déjà »<sup>100</sup>. Dom Feuling ajoutait : « M. Husserl lui-même est convaincu que jusqu'à ce jour (on était en 1932), il ne se trouve pas dix hommes sur terre qui aient compris le vrai sens de sa phénoménologie. Il nous assure qu'une étude acharnée de plusieurs mois ne peut suffire à saisir même les éléments de sa doctrine »<sup>101</sup>.

Une étude de 1955 fait écho (plus de vingt-cinq ans après), à ces paroles ! Le R.P. Lauer n'a-t-il pas, en effet, parlé des conditions qui « ne permettent pas . . . une connaissance générale de cet auteur (Husserl), ni même des grandes lignes de sa pensée »<sup>102</sup> ? Ce qui d'ailleurs lui faisait même émettre cet avis : « il est encore trop tôt pour affirmer que Husserl est un « grand » philosophe » !<sup>103</sup>. Quoi qu'il en soit, c'est avec justice que le R.P. soulignait ce qui suit : « La philosophie de Husserl se développe dans un monologue presque constant, de sorte qu'il est hasardeux d'interpréter sa pensée en d'autres termes que les siens propres. Les concepts mêmes qui ont pris, au cours de l'histoire, une signification devenue classique, prennent entre ses mains une nouvelle signification, sans qu'il ne soit embarrassé de noter le changement »<sup>104</sup>. S'il en est ainsi, on comprend que M. De Waelhens, en 1959, ait pu écrire à propos de la pensée husserlienne : « il ne nous est même pas permis, après un demi-siècle, d'en mesurer exactement le sens et la portée »<sup>105</sup> !

Mais pourquoi recourir à tous ces témoignages externes ? Husserl lui-même ne s'est-il pas plu, au début de *Ideen I*, à montrer tout ce qui était exigé de celui qui désirait approcher d'une compréhension tant soit peu authentique de sa pensée ? Écoutons-le :

La Phénoménologie pure . . . est une science essentiellement nouvelle<sup>106</sup>.

Elle exige un effort sérieux et en voici la raison :

En fait, si la difficulté est aussi considérable . . . de comprendre la façon originale dont elle (la phénoménologie) pose les problèmes, ainsi que ses rapports avec les autres sciences . . ., c'est avant tout parce qu'elle exige . . . un changement radical d'attitude . . . ainsi que des études spéciales pénibles pour se mouvoir facilement dans ce nouvel univers de pensée<sup>107</sup>.

Husserl devait d'ailleurs revenir sur les efforts requis pour « entrer », si l'on peut dire, « en Phénoménologie », dans son « Nachwort », publié en 1930<sup>108</sup>. Il

<sup>100</sup> Cf. *La phénoménologie*, Juvisy, Éd. du Cerf, 1932, p. 21.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>102</sup> Cf. *Phénoménologie de Husserl*, Paris, PUF, 1955, p. IX.

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> *Ibid.*

<sup>105</sup> Cf. HUSSERL in *Les philosophes . . .*, p. 324.

<sup>106</sup> Cf. *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950, traduction de P. RICEUR, p. 3.

<sup>107</sup> *Ibid.*, pp. 5-6.

<sup>108</sup> Cf. Tome V des *Husserliana*. Pour la traduction française, voir L. KELKEL, in *RMM*, 1957, pp. 371-398, sous le titre : *Postface à mes idées directrices pour une phénoménologie pure*.

insistait, en s'en plaignant amèrement d'ailleurs, sur les incompréhensions dont sa pensée était l'objet, faute d'accomplir le changement radical d'attitude qu'il exigeait dans ses *Ideen*. En effet, « captif des habitudes de pensée de la tradition philosophique, on méconnaît le caractère radicalement nouveau de la méthode et du champ d'action de la phénoménologie »<sup>109</sup>. Ce qui conduisait « à des malentendus dont sont victimes même les chercheurs qui se réclament du mouvement phénoménologique »<sup>110</sup> !

Peut-on être plus explicite ? Il nous est impossible croyons-nous, de recevoir des avis de prudence d'une bouche plus autorisée. Aussi bien, c'est sur ces paroles du maître que nous terminerons cette petite histoire *linéaire* de la phénoménologie, réservant à un appendice quelques réflexions « prospectives » sur les enjeux contemporains relatifs à la pensée husserlienne.

#### 4. APPENDICE : LES ENJEUX CONTEMPORAINS DE LA PENSÉE DE HUSSERL

D'abord, quelques propositions relatives aux modalités de vie que l'on réserve encore à la pensée husserlienne et qui nous paraissent s'imposer.

1. Il semble bien que l'on soit arrivé, du moins en ce qui concerne un futur immédiat, à un point de non retour du refus contemporain des perspectives proprement « transcendantales » de cette pensée. Avec Heidegger et ceux qui l'ont suivi en France, tels Merleau-Ponty et actuellement un Ricœur, une voie s'est ouverte vers l'exploitation de la phénoménologie. Elle débouche sur les thèmes d'une « ontologie existentielle » où se développent certaines conséquences du dernier Husserl. Or, on sait précisément qu'il se mouvait alors dans une atmosphère complètement différente des deux premiers Husserl, et surtout du second, dont la pensée était systématiquement axée sur l'idéalisme, avec le péril d'un solipsisme bien *spécifique*.

2. En conséquence aussi, c'est l'idée même de « constitution » de type idéaliste, où l'*Ego transcendental* jouait un rôle capital, qui est mise à l'écart, en même temps qu'un certain emploi de l'*époché* à l'égard du monde. Pour Heidegger *l'homme est nécessairement au monde*, et *Sein und Zeit* consacre de longues pages sur l'aberration qu'il y aurait à vouloir prouver « que le monde existe »<sup>111</sup>.

D'ailleurs Ricœur, de son côté, ne s'efforçait-il pas de montrer que l'attitude exigée par l'*époché* ne pouvait que se détruire elle-même à un moment donné de son développement (comme il semble bien d'ailleurs qu'il en soit arrivé pour Hus-

<sup>109</sup> Cf. *Postface* . . . , p. 371 et également *Idées* . . . , p. 373.

<sup>110</sup> Cf. *Postface* . . . , p. 378.

<sup>111</sup> Voir : *L'être et le temps* (trad. R. BOEHM et A. DE WAELEHENS), Paris, Gallimard, 1964, paragraphe 43 principalement (pp. 244-257 ; pp. 201-212 de l'original : *Sein und Zeit*).

serl, si l'on suit uniquement la ligne de *Erfahrung und Urteil*<sup>112</sup>. Enfin, les écrits, plus récents (1968–1970), de Gérard Granel ont mis en évidence les possibilités toujours actuelles et capitales d'une pensée husserlienne dégagée de tout ce qui la grève aujourd'hui à nos yeux. Pour M. Granel, en effet, avec Husserl, grâce à lui et — paradoxalement — contre un certain Husserl (et, donc, avec Heidegger), c'est tout le problème d'une authentique métaphysique qui est encore au plein cœur de notre temps, dans sa plus grande « modernité ».

3. Nous reviendrons plus loin aux positions de M. Granel. Mais ce qui semble bien acquis aujourd'hui, c'est que la part dominante (pour ne pas dire « exclusive », chez un Husserl) de la Subjectivité et de la Conscience est rejetée par nos contemporains ; beaucoup allant jusqu'au bout de leur refus de toute philosophie de la conscience, pour se rallier à une philosophie du concept, ou, si l'on veut, de l'Objet conceptuellement envisagé dans sa *dialectique propre*.

Sur cette voie, nous trouvons deux mathématiciens de race : Jean Cavaillès, mort durant la guerre, et Jean-Toussaint Desanti, dont l'ouvrage sur les *Idéalités mathématiques* vient reprendre, de main de maître, la question d'une philosophie de la mathématique. Dans les deux cas, on se trouve au cœur même du problème husserlien de départ : la nature de l'être mathématique et le fondement des « nécessités » mathématico-logiques, dont le *psychologisme* est incapable de rendre compte ; psychologisme dont ne veulent pas non plus, aujourd'hui, ceux-là qui rejettent la *subjectivité constituante* de Husserl<sup>113</sup>.

La pensée de Cavaillès s'est exprimée dans son fameux écrit rédigé en prison en 1942 : *Sur la logique et la théorie de la science*. Il nous paraît que M. Ricœur, dans des pages brèves, mais profondes, a dégagé l'essentiel des rapports de ce travail avec la pensée de Husserl<sup>114</sup>.

Après avoir rappelé qu'il avait sans doute été « le plus grand » des maîtres de la philosophie mathématique actuelle et qu'il le restait, M. Ricœur commence par poser, qu'aux yeux de Cavaillès, « pour penser philosophiquement . . . la révolution mathématique de notre temps, et, plus généralement, pour penser la réalité logique, il faut se débarrasser des attitudes philosophiques héritées du kantisme ».

Certes, pensait Cavaillès, cette philosophie avait eu le mérite de pratiquer « la coupure avec l'empirique, avec le psychologique », mais il n'empêche que Kant n'avait rompu « avec les règles empiriques contingentes, que pour reporter sur un entendement législateur l'origine des règles de la pensée ». Si bien qu'un « pouvoir de jugement » était ainsi placé « à la source du vrai ». Or, pour impersonnel et

<sup>112</sup> Voir : *Expérience et jugement* (trad. D. SOUCHE), Paris, PUF, 1970. Voir l'article de J. WAHL : *Note sur la première partie de « Erfahrung und Urteil » de Husserl*, in *Phénoménologie et existence*, Paris, Colin, 1953, pp. 77–106 et la lettre de L. LANDGREBE sur cet article, *Ibid.*, pp. 205–206.

<sup>113</sup> L'ouvrage de M. DESANTI, *Phénoménologie et praxis*, a paru en 1963 (Paris, Éd. Sociales). Celui de CAVAILLÈS, PUF, à Paris, en 1947 ; 2<sup>e</sup> éd., 1960.

<sup>114</sup> Le texte de M. Ricœur auquel nous allons nous référer s'intitule : *Le souvenir de Jean Cavaillès*, in *Sciences*, 1960, n. 60, pp. 29–31.

nécessaire qu'il soit, ce pouvoir conserverait une « attache avec la subjectivité » ! En d'autres termes, le problème formidable que posait Jean Cavailles à Kant, c'était celui-ci : « comment relier de manière intelligible la forme vide du penser à une matière par définition étrangère à la conscience, hétérogène à l'ordre et en elle-même informe ? ».

Dans son effort d'élucidation, Cavailles devait cependant être conduit à étudier aussi la pensée de Husserl et à prendre ses distances à son égard. En gros, on pourrait dire ce qui suit : « Husserl, aux yeux de Cavailles, a tenté de faire simultanément deux opérations qui s'excluent : « d'une part consacrer, d'accord avec le logicisme, la totale indépendance des lois logiques à l'égard de la conscience empirique, donc liquider le psychologisme ; d'autre part, et cette fois en accord avec la philosophie transcendantale, rapporter ces lois logiques à une conscience non psychologique, à une conscience transcendantale, définie par ses actes de visée, par son intentionnalité. Ainsi les lois logiques, qu'on a dans un premier temps déconnectées des expériences, des opérations ou actes de toute conscience concrète, sont reliées dans un deuxième temps à une conscience intentionnelle et constituante » (p. 29-30).

Ainsi donc, dans une certaine mesure, « la phénoménologie ramène à une situation de type kantien, en rétablissant le primat de la conscience (p. 30). Or, ce retour à la subjectivité, en dépit du rejet du psychologisme, est funeste, pense Cavailles, qui accule alors la pensée husserlienne à ce dilemme : « Cette subjectivité créatrice doit être "normée", mais alors de deux choses l'une : ou bien il faudra que cette norme se rattache à une subjectivité supérieure ; ou bien elle devra appartenir à une logique absolue qui ne tire son autorité que d'elle-même et qui donc ne saurait être transcendantale » (p. 30).

En bref, ce que l'on doit se demander après la critique de Cavailles est ceci : « une philosophie de la conscience est-elle possible ? Husserl a voulu séparer cette *philosophie de la conscience* de la psychologie, de l'introspection : il a buté sur les paradoxes de constitution de la vérité logique » (p. 30).

En d'autres termes : « C'est toute la philosophie réflexive, toute la philosophie de la conscience, qui est mise ici en question, à propos de la production des êtres logiques » (p. 30).

Pour Cavailles, en tout cas, « ce n'est pas une *philosophie de la conscience*, mais une *philosophie du concept* qui peut donner une doctrine de la science. La nécessité génératrice n'est pas celle d'une activité, mais d'une dialectique » (p. 30).

M. Ricœur termine cette partie de son texte sur Cavailles, en ajoutant simplement : « Je ne veux pas élaborer plus avant cette philosophie. Encore moins me demander si une philosophie de style phénoménologique peut lui répliquer » (p. 30).

Cependant, on sait que toute l'œuvre de M. Ricœur, entre autres, tous les courageux dialogues qu'il a entrepris (tant avec les linguistes que les psychanalystes, les « sémiologistes » et les autres spécialistes des sciences de l'homme) montrent à



l'évidence que, malgré sa reconnaissance de la « démystification » (proclamée par Marx, Freud et Nietzsche), de la Conscience idéaliste, Transparente à elle-même et Constituante intégrale de ses « corrélats », il veut rester « du côté » d'une certaine phénoménologie, dont la méthode même lui paraît indispensable <sup>115</sup>.

Mais, laissons le témoignage de M. Ricœur pour nous mettre à l'écoute d'autres avis très récents, venus de « bords » divers, et qui, s'ils concordent en certains points, divergent en d'autres ; ne fût-ce que par leur insistance sur tel ou tel autre élément de la pensée husserlienne qu'ils défendent, ou qu'ils rejettent. Nous allons donc les rapporter ici *tels quels*, sans vouloir « forcer » les convergences, et en laissant à leurs auteurs la responsabilité de leurs affirmations personnelles. Notre propos est, en effet ici, avant tout, d'informer le lecteur, en mettant sous ses yeux *quelques* pièces du procès.

Commençons d'abord par certaines propositions de Marc Richir, dans les numéros 267-268 de *Critique*, datant de 1969 <sup>116</sup>. L'occasion qui lui est donnée de les formuler est la parution dans les *Husserliana* des volumes X et XI, des œuvres du maître, celle de la traduction par Henri Dussort des *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, et, enfin, celle du remarquable ouvrage de Gérard Granel : *Le sens du temps et de la perception chez E. Husserl*. Voici donc, en résumé, quelques-unes des propositions émises par M. Richir :

1. « Depuis environ une dizaine d'années, le visage de l'œuvre husserlienne est en train de se modifier complètement et les interprétations, désormais classiques, qui rangeaient la pensée phénoménologique dans les catégories d'idéalisme ou de réalisme se voient de plus en plus contestées par l'apparition lente d'un changement de perspective dû à une double activité. D'une part, le centre des Archives Husserl se livre depuis 1950 à l'important travail de publication des inédits dans la collection des *Husserliana*, publiée par M. Nijhoff ; d'autre part, le travail critique subit un considérable renouvellement, dû principalement aux contributions de W. Biemel, R. Boehm, J. Derrida, A. De Waelhens, E. Fink, E. Levinas et M. Merleau-Ponty » (pp. 778-779).

2. « Peu à peu, contre les conceptions bien connues qui découpaient l'entreprise husserlienne en périodes — le réalisme des essences des *Recherches logiques*, l'idéalisme phénoménologique qui commence avec les *Ideen I* et s'achève avec les

<sup>115</sup> M. Ricœur a traduit les *Ideen I* (Paris, Gallimard, 1950). Cette traduction comporte trente-neuf pages d'introduction et de précieuses notes. En 1965, il a commenté *Ideen I* dans un cours très révélateur (Cahiers de Philosophie, Paris, nouvelle série, vol. III). Son ouvrage : *Le conflit des interprétations. Essai d'herméneutique* (Paris, Seuil, 1969), comporte une section sur : *Herméneutique et phénoménologie*, pp. 211-264. Elle indique fort bien les prises de position de M. Ricœur à l'égard de la phénoménologie. Il n'est pas sans intérêt de lire aussi les pages qu'il consacre à Husserl (pp. 182-196), dans la troisième édition (mise à jour) qu'il a donnée de *l'Histoire de la philosophie allemande* de E. BRÉHIER (Paris, Vrin, 1954).

<sup>116</sup> Les comptes rendus portent sur : E. HUSSERL, *zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins, Analysen zur Passiven Synthesis* (vol. X et XI des *Husserliana*), La Haye, Nijhoff ; et la traduction du premier, faite par DUSSORT (H.). Enfin sur : *Le sens du Temps et de la Perception chez E. Husserl*, de G. GRANEL.

*Méditations cartésiennes*, la phénoménologie de l'Histoire qui cherche son chemin dans la *Krisis*, — se dégage la nécessité de prendre en considération l'unité profonde de la problématique à travers les modifications qu'elle subit dans le temps et la permanence des deux plans sur lesquels se sont déployées simultanément les recherches de Husserl durant toute sa vie philosophique » (p. 779).

3. « Comme l'a indiqué J. Derrida dès 1959, l'œuvre du fondateur de la phénoménologie est travaillée dès son départ par la difficulté inaugurale de « concilier » une exigence « structuraliste » avec une exigence « génétiste » dans la détermination du statut de l'idéalité » (p. 779).

4. « Il apparaît de plus en plus que ce que Husserl livrait parcimonieusement au public ne constitue qu'une face de son œuvre, celle où le désir du système l'emporte à biffer le caractère aporétique des recherches qu'il poursuivait dans ses cours et dans ses manuscrits » (p. 782).

5. « Les textes publiés eux-mêmes cachent derrière l'assurance des positions conquises un constant travail d'éboulement qui ruine celles-ci dans leurs fondations, comme le montrent les importants essais de J. Derrida consacrés à Husserl. L'instabilité des bastions gagnés dans les grandes œuvres publiées et la prolixité disproportionnée des inédits obligent à reconsidérer sous un jour nouveau l'entreprise du fondateur de la phénoménologie » (p. 783).

6. « Celle-ci, ouverte à une errance in-finie, prend une place étrange dans l'histoire de la métaphysique occidentale » (*Ibid.*).

7. « Ouverts à l'infini cheminement d'une pensée re-traçant sans cesse le contour d'un invisible point de résistance et ne parvenant jamais à arraisonner un excès irréductible qui leur échappe toujours, les textes husserliens peuvent-ils sans plus se laisser marquer dans leur ensemble des concepts d'idéalisme, de réalisme, d'intellectualisme, etc. ? » (p. *Ibid.*).

8. « Plus que jamais, il faut lire l'œuvre de Husserl comme un texte, c'est-à-dire comme un tissu — ni présent, ni absent — d'articulations, de tensions, de ratures, de reprises et de dénégations, contestant à l'intérieur même de sa texture l'assurance de ses prises de position et de ses affirmations. Ainsi projeté, la lecture doit s'articuler dans une sorte d'« attention librement flottante » qui doit éviter de se précipiter sur telle ou telle thèse et être disponible pour tel ou tel infime détail qui fait vaciller le sens. Plus que jamais l'interprétation, qui pouvait encore à l'égard de textes philosophiques classiques se donner l'illusion de la cohérence et de l'accord avec les « intentions » profondes de l'auteur, doit ici trouver une tache aveugle qui lui assigne sa clôture » (p. 784).

Tels sont, nous semble-t-il, les points principaux développés par M. Richir et qui touchent essentiellement aux conditions actuelles d'une « re-lecture » adéquate et contemporaine des écrits husserliens. Le problème de la « modernité » de Husserl est, cependant, abordé sous d'autres aspects, susceptibles, dans une certaine mesure, d'éclairer et de complémentariser les propositions précédentes, par deux



philosophes qui semblent avoir particulièrement bien déterminé les « enjeux » actuels qui domineront l'avenir immédiat de la pensée de Husserl ; c'est-à-dire ce qu'elle pourra nous apporter à nous, *aujourd'hui*.

Nous commencerons par un texte assez révélateur de Robert Misrahi, auteur de *Lumière, commencement, liberté*<sup>117</sup>. Il a paru dans *La Quinzaine littéraire* du 15-31 mars 1971 (pp. 25-26), et renferme quelques réflexions suggérées par la parution d'une traduction de *Erste Philosophie* de Husserl : *Philosophie première*. On sait que ce cours fut professé il y a un demi-siècle. C'est l'écart même entre le cours dit et sa parution qui donne le branle aux remarques de M. Misrahi. En effet, « n'y a-t-il pas là, dit-il, un retard irréparable ? ». Sa réponse est négative. À ses yeux, en effet, « le problème de l'actualité de Husserl » *reste posé*. Et c'est ce qu'il développe par deux séries antithétiques. La première insiste sur les raisons de croire au « dépassement » et à l'« effacement » sans retour de la pensée husserlienne ; la seconde répond à de telles objections dans le sens que l'on verra. Mais commençons d'abord par le plaidoyer de l'avocat du diable.

1. On est obligé de constater « que les mouvements psychanalytiques semblent n'avoir été en mesure d'acquérir leur autonomie et leur fécondité que dans l'exacte mesure où ils s'opposaient à l'idée centrale de la phénoménologie husserlienne, idée selon laquelle il y a une science possible de l'*ego cogito* et selon laquelle le philosophe est celui qui peut et doit jeter les bases d'une telle science ».

2. D'ailleurs, la polémique entre Ricœur et psychanalystes n'est-elle pas là pour « illustrer la nécessité du divorce entre le savoir de l'inconscient et ce que l'on appelle une philosophie du sujet » ?

3. Si l'on conteste — à tort — la valeur de *La Critique de la raison dialectique*, la polémique Sartre-Lévi-Strauss ne semble-t-elle pas également « prouver . . . qu'il y a aussi une insurmontable opposition entre la science des structures sociales et une philosophie phénoménologique » ? De la sorte, la sociologie comme la psychanalyse contemporaine *mettraient* en accusation *toute* philosophie du sujet !

4. D'autre part, si l'on tourne les yeux vers ce qui se fait actuellement tant dans le domaine de l'épistémologie que dans celui de la linguistique, n'y trouve-t-on pas une fécondité incontestable qui déploie ses richesses « sur un autre terrain que celui qu'avait choisi Husserl » ?

5. Enfin, et en bref, qu'est donc devenue la fécondité légendaire de l'approche phénoménologique, sinon une « description de la subjectivité illusoire », qu'il serait bon de comparer à un « beau feu de paille des années 50 » ? C'est là, en tous cas, ajoute M. Misrahi, ce que « certains feignent de croire en Sorbonne », actuellement ! Dès lors, « la marque de la modernité n'est-elle pas en dehors de la phénoménologie » ?

Tout cela, M. Misrahi le met en doute, car il est persuadé que se dessine peu à peu, aujourd'hui, sous nos yeux (les yeux de *qui sait voir*), « un nouveau visage de la phénoménologie husserlienne ». Cependant — chose importante — il pense

<sup>117</sup> Paris, Plon, 1969.

aussi « que l'influence de Husserl se manifeste plus dans les développements et les fruits de sa pensée que dans les discours de ralliement ». Voyons cela de plus près.

1. Il n'est pas sans être symptomatique que la propre fille de Bachelard (dont l'œuvre « porte sûrement la marque de la modernité ») ait traduit Husserl (*Logique formelle et logique transcendantale* !) Il y a mieux : « Bachelard pratique en fait une phénoménologie de l'imagination de la matière, et il le dit ».

2. Il est vrai que les sciences humaines croient « emprunter à la linguistique l'idée de structure ; mais c'est à la linguistique et à la *phénoménologie* qu'elles empruntent l'idée de signification, de sens, et de signe ; ce qui leur revient n'est que le privilège qu'elles accordent aux formes vides par rapport aux contenus effectivement vécus et actualisés au moyen des structures ».

3. Surtout, il faut prendre conscience « de l'universelle fécondité, présente et future, de la méthode phénoménologique ». Or, c'est ainsi que l'on ouvrira de nouveaux chemins aux savoirs « sur les champs mêmes qui sont actuellement explorés par les sciences humaines aussi bien que par la philosophie ».

4. C'est de la sorte, enfin — chose capitale — que la pensée contemporaine, en ayant le même souci du concret et de la rigueur que Husserl, « évitera peut-être l'obstacle prochain qui la menace et qui est paradoxalement *le positivisme et le formalisme* tout ensemble ».

Le second témoin — le plus important, à nos yeux — de la situation présente et de l'avenir de la pensée de Husserl est M. Granel, auquel nous avons fait allusion plus haut.

Résumons d'abord l'essentiel d'une des thèses qu'il défend et qui est relative au « destin tragique » de l'évolution de cette pensée.

Les Grecs avaient ouvert une voie vers l'authentique métaphysique. Après qu'elle se fût refermée (spécialement à partir de Descartes et de Kant), il avait pu sembler que la phénoménologie husserlienne, à un moment donné de son développement, était bien proche de rouvrir à nouveau cette voie. Or, *en réalité*, c'est tout le contraire qui advint.

Pour M. Granel, la phénoménologie, en fait, a renouvelé et universalisé tout l'« impensé » qui travaillait la raison moderne depuis Descartes. Ce « redoublement » lui semble visible dans la façon même où, chez Husserl, la pensée s'articule tant à l'Être qu'au Temps et au Langage.

En effet, pour Husserl il faut tenir ensemble : *et* « qu'avec l'Être il n'y a rien à faire », *et* que, « quoi qu'on fasse, c'est toujours à de l'Être que l'on a affaire » ! En bref, pour Husserl, jamais ne semble être devenu clair ce qui apparaît si nettement dans *Sein und Zeit* : « À présent, l'Ontologie est possible *comme Phénoménologie* ».

Ces propositions qui peuvent paraître sibyllines vont s'éclairer par le recours à un texte de M. Granel. C'est celui de sa collaboration à l'*Encyclopaedia Universalis*, au mot *Husserl* (vol. 8, 1970, pp. 613-618). Nous allons en indiquer ici les points essentiels à notre propos.

1. « Edmund Husserl est tout simplement le plus grand philosophe apparu depuis les Grecs » (p. 613).

2. « Ce jugement subsiste parce qu'il atteint dans l'œuvre du fondateur de la phénoménologie une signification générale et une portée historique qui vont bien au-delà de ce que cette œuvre, en tant qu'elle est en effet aussi une certaine philosophie parmi d'autres, possède en elle-même comme « forces » et comme « faiblesses ».

3. « Il atteint, en effet, et reconnaît en elle un effort pour rendre l'humanité moderne capable de ce dont aucune humanité depuis les Grecs n'a jamais plus été capable : la vie elle-même comme vie dans et par le « philosophique », c'est-à-dire dans et par la responsabilité radicale à l'égard du vrai et de l'être, centre et source d'une unification articulée de toute pratique et de toute théorie à quelque niveau qu'elles appartiennent ».

4. « Ce projet husserlien en vue d'une capacité de l'humanité par rapport à la question de l'être a été repris, mais en dehors de la phénoménologie, par Heidegger ».

5. « La postérité heideggérienne, dans l'entrecroisement habituel de l'incompréhension paternelle et de la fidélité parricide, bref cette succession elle-même « grecque », entièrement tragique, est sans doute la seule qui compte » (p. 613).

6. « Aujourd'hui, Husserl traverse cette sorte de purgatoire, ou plutôt d'imperceptible effacement, qui affecte comme on sait (mais à un moment et pour une durée qu'on ne sait pas) les plus grandes œuvres » (p. 614).

7. « Ce temps de retombée et d'isolement relatif signifie seulement que s'affûte le tranchant d'une nouvelle lecture de la phénoménologie, loin de toute appartenance d'école et de toute réfutation militante, une lecture qui cherchera, dans le démantèlement de son tombeau moderne, pieusement et exactement, le contour de cette pensée « grecque ».

8. Certes, on peut penser que « ni Marx, ni Freud, ni Saussure, ni non plus Nietzsche et non plus Heidegger (pour faire de tous ces noms les indices-repères des limites et des règles de notre âge et du jeu qui définissent le « nous » et le « nôtre ») ne permettent en effet que nous puissions reprendre l'intention et la tâche dont vécut et mourut Husserl ».

9. Cependant, « quand tout cela serait vrai — et tout cela est vrai d'une certaine façon — nous n'aurions pas cessé cependant d'être précédé dans tout ce que nous venons de dire par le texte de Husserl ».

10. « Entre la phénoménologie husserlienne et « nous » l'humanité a changé d'heure. Husserl nous précède, et son concept d'humanité est encore trop difficile pour nous » (p. 614).

11. « La question de Husserl, en effet, celle qui assure à son œuvre entière sa portée historique et sa signification essentielle, est une question sur le sens et le fondement de la modernité. Il est bien certain que cette question n'est pas saisie dès le début sous la forme ni avec l'assurance où elle est formulée dans le testament

dont on est parti. Mais on peut dire qu'elle est, elle aussi, l'entéléchie de toutes les « recherches » — logiques, puis transcendantales, enfin « absolues » — au long desquelles la phénoménologie apparaît peu à peu dans ce dont elle est « capable » (p. 615).

En ce qui concerne la position de M. Granel sur l'« équivoque ontologique » et le sort tragique de la pensée de Husserl, qui fut de répéter en l'universalisant le destin même de la pensée moderne, il faut retenir ce qui suit :

1. « Il est manifeste que la phénoménologie a été vaincue dans le combat qu'elle a mené pour ramener l'humanité moderne de son indécision culturelle (Husserl disait : de sa « crise ») à la possibilité grecque d'une décision de l'être » (p. 617).

2. En effet, « c'est le sens déjà décidé chez les modernes de l'être comme « conscience » ou comme « propre » (*Bewusst-sein* ou *Eigen-sein*) qui a détourné le cours d'une interrogation « platonicienne » radicale et l'a coulé en définitive dans son propre lit ».

3. « Il semble qu'on puisse essayer de ramener à deux causes les progrès de cette dérive qui vont faire de Husserl le platonicien (celui des *Recherches logiques*) Husserl le cartésien (celui des *Méditations cartésiennes*) ».

4. « L'une est que l'accès au Logos a été compris dès l'origine sur le mode de l'intuition, c'est-à-dire sur le modèle de la présence ».

5. L'autre est « que la critique de la naïveté (« naturalité ») de la philosophie des modernes a été conçue comme un simple « suspens » (« mise entre parenthèses », « réduction ») d'une thèse d'existence, ou thèse de réalité supposée incluse dans cette philosophie ou résultant en elle d'une « attitude ».

6. On peut comprendre les choses comme suit : « Si l'ordination de l'eidétique à l'*idein* (au « voir ») et donc celle du Logos à la présence entraîne par elle-même le psychologisme transcendantal et l'impuissance logique (formelle) du langage même de la philosophie moderne, alors le chemin de la phénoménologie se confond dès le départ avec le tracé inaperçu de celui des modernes, et le destin d'indécision de l'humanité moderne au sein de sa métaphysique doit se répéter fondamentalement dans la phénoménologie, inextricablement mêlé aux combats fragmentaires contre les conséquences ou les formes les plus visibles de ce destin dans l'histoire » (p. 617).

7. En bref, donc, la critique de la limitation moderne de la philosophie se mêle chez Husserl à la « répétition » du projet moderne, à un niveau de généralité et de « radicalité » tel, qu'il passe, aux yeux de Husserl, pour ce qui doit permettre de sortir de l'impasse dans laquelle se trouve la métaphysique depuis Descartes. Or, à nos yeux, précisément, pense M. Granel, le projet husserlien, avec le point de départ qui est le sien à l'égard de l'être est la preuve même de l'éloignement de Husserl à l'égard d'une vraie métaphysique. Il lui manque en effet une question sur l'être, sur « le sens de l'être ».

8. Cette question, en fait, c'est celle que posera Heidegger. Mais il faut reconnaître qu'une telle question « ne sera précisément jamais reconnue par Husserl

comme « insérable » dans le projet phénoménologique, ou même comme « continuant » authentiquement celui-ci ».

9. Aussi, M. Granel conclut-il en disant : c'est « Heidegger qui reprend, et qui reprend seul, le combat husserlien en vue d'une *capacité*, jusqu'ici encore refusée à l'humanité, dans la décision de l'être » (p. 617) <sup>118</sup>.

Nous nous interdirons de faire ici des commentaires sur les textes que nous venons de rapporter. Ils parlent eux-mêmes assez clairement et montrent : 1 ° que la pensée de Husserl est toujours présente aujourd'hui dans le monde ; 2 ° que l'avenir semble bien lui réserver un rôle fécond, *si l'Humanité veut bien écouter encore* l'appel tragique et pressant qui s'élève de son œuvre monumentale, et particulièrement des écrits du groupe de la *Krisis*.

---

<sup>118</sup> Pour approfondir les prises de position de M. Granel, il faut, évidemment, recourir à son ouvrage déjà plusieurs fois cité : *Le sens du Temps . . .*. Surtout, il importe de méditer sa *Conclusion*, pp. 261-273, qui exprime fort bien divers éléments importants que nous avons relevés dans le présent article.

On peut trouver des renseignements bibliographiques sur la littérature relative à Husserl et à la phénoménologie in : J.-D. ROBERT, *Éléments de bibliographie husserlienne*, in *Tijdschrift voor Philosophie*, 1958, n. 3, 534-544. Pour les années postérieures à 1954, voir : MASCHKE (G.) et KERN (I.), *Husserl-Bibliographie*, in *Revue Internationale de Philosophie*, 1965 ; et BRENNECKE (H. R.), *Vollständige Husserl-Bibliographie bis zum Jahre 1969*, dactylographié, Cologne, 1969.